



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

Une Histoire de santé, 1913-1988: recueil historique - Lachine, Québec

par
Catherine Boutin et Chantal Gauthier

Source: Greg Humbert

Copyright: Public Domain

Digitized: March 2022

25-

42462

Une histoire de santé

«Dans toute société, il y a des hommes et des femmes que l'on ne distingue pas et qui sont de prodigieux messagers»

Préface

Il y a soixante-quinze ans des hommes et des femmes ont uni leurs efforts afin de fournir à la population de Lachine et des environs des services de santé répondant à leurs besoins physiques et spirituels.

Nous avons trouvé important de rendre témoignage à toutes ces personnes qui, depuis, ont contribué par leur travail et leur dévouement à écrire les pages de notre histoire de santé. Nous vous invitons à profiter entièrement de ce retour dans le passé, pour humer le parfum de ce bouquet de souvenirs bien planté dans une terre d'amour et arrosé par le temps et ses nouveaux besoins de santé. Ce recueil témoigne du bonheur de ceux et celles à qui incombe la responsabilité de servir et d'aimer les autres par leur savoir-faire et leur savoir-être.

Camille Lefebvre
directeur général



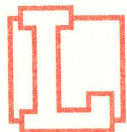
Ancien hôpital St-Joseph, rue Saint-Louis, vers 1930.
(Archives du C.H.L.)

Un hôpital pour une communauté en devenir 1913 - 1928

«Ah! Que le temps nous semblait beau
Ah! Que le temps m'a brisé d'elle
Je dessinais des hirondelles
Sous le vol moqueur des corbeaux
Ah! Que le temps m'est infidèle
Ah! Que le temps me fait défaut»

Gilles Vigneault

L'hôpital et les habitants de Lachine au début du siècle



La paroisse Notre-Dame des Saints-Anges est une des plus vieilles de toute l'île de Montréal: des colons se sont établis à cet endroit peu de temps après l'arrivée de Maisonneuve et la fondation de Ville-Marie en 1642. Lachine était un endroit stratégique pour le commerce de la fourrure, car toutes les expéditions de

canot venues de l'Ouest, des Grands Lacs et de l'Outaouais devaient s'arrêter là pour éviter les dangereux rapides en amont du fleuve.

Cependant, la paroisse ne fut érigée civilement qu'en 1886. Quant à la Cité de Lachine, elle fut incorporée en 1909 en vertu de la loi des fabriques. À mesure que la population croissait, d'autres paroisses furent fondées: Très-Saint-Sacrement (1910) et Saint-Nazaire (1914). En 1912, on annexait le village de Summerlea, situé au sud-ouest de la municipalité.

Le plus récent recensement de population qui soit accessible au public date de 1891, 20 ans avant la fondation de l'hôpital Saint-Joseph. Pour la paroisse de Lachine (district de Jacques-Cartier), on a dénombré les occupations suivantes: 66 cultivateurs et 25 garçons de ferme; 17 journaliers; 8 hommes de sections pour le Grand Tronc et le C.P.R. (voies ferrées); 6 machinistes, 3 forgerons et 2 gardiens de phares; 1 ingénieur et un jeune médecin, L.F. Cypriot (24 ans). On compte aussi 2 étudiants en médecine: MM. Hormidas Roy et Alphonse Deguire.

L'origine des habitants nous est révélée par les noms de famille. Parmi les nouveaux arrivants, on trouve les Loisselle, Carignan, Girard, Janas, Vicu, Cadieux, Roitelai, Morin, Tremblay, LePailleur, Cardinal (français); les Johnson, McGee, McCall, Black, Flaming (irlandais); les Young, Weber, Claggett (américains); les Grant, Wilson, Campbell, Fulton (écossais); les Deltorsio (italiens) et les Classe (suisses); et les Levy, Kamp, Richards, Griffin, Watson... (anglais).

On a donc au tournant du siècle une population lachinoise diversifiée, à la fois par ses origines et par ses occupations.

On a peu de données sur l'état de santé de cette population d'antan, ni sur les moyens qui existaient pour soigner les malades, mis à part les médecins de campagne environnants. On sait qu'en 1911, un comité de citoyens d'allégeance protestante fit construire un établissement de 50 lits pour recevoir les malades de la Cité et des environs; c'était le Lachine General Hospital.

En novembre 1911, le curé Joseph-Télesphore Savaria décide de faire construire un club des jeunes gens de la paroisse, sur la rue Saint-Louis, près de l'église des Saints-Anges. Ce même mois, un autre plan est déjà conçu dans l'esprit de l'altruiste personnage: faire construire un hôpital catholique pour ses paroissiens et trouver une communauté religieuse qui se chargera de sa bonne gestion. La mer à boire? Pas pour notre bon abbé: dès le mois de mai, il avait lancé un premier appel à la charité en organisant une partie d'euchre (prononcez «yoker») dans le sous-sol de son église. Ce sont les Dames et Demoiselles de charité de Lachine qui voient à la bonne marche de l'événement. Un 2^e grand euchre est donné vers la fin novembre «dont il est certain que le profit tombera encore dans la caisse de notre hôpital catholique» (Bulletin paroissial des Sts-Anges, octobre 1911).

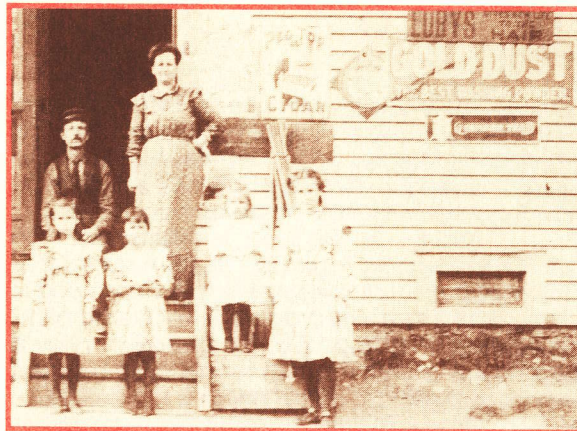
Le plus célèbre «blitz» de charité qui soit dans les annales de la paroisse fut le «tag-day» du 19 août 1911. Une grande organisation présidait à cette journée et on a même fait appel à Mme Caroline Béique, une bourgeoise de Montréal très expérimentée dans le domaine de la levée de fonds pour les causes charitables. On affecta une équipe de jeunes filles postées à différents points stratégiques de la Cité: rues achalandées, débarcadères les plus fréquentés, lignes de bateaux et chemins de fer... Les Dames de charité firent une grande publicité autour de l'événement.

Chaque jeune fille chargée de la collecte était équipée d'une boîte de charité et portait un uniforme blanc

Derrière les deux dames, construction de l'hôpital St-Joseph en 1913.
(Collection privée: M. A. Gélinas)



Épicerie
Auguste Lizotte,
rue Piché, coin
16e avenue à
Lachine, vers
1903.
(Collection
privée: M. A.
Gélinas)



Magasin général
de M. Adélar
Martin, dans les
années 10.
(Collection
privée: M. A.
Gélinas)



distinctif avec une croix rouge au bras et un képi sur la tête. L'effet ne manqua sûrement pas d'être impressionnant, et les résultats de tous ces efforts dépassèrent toutes les espérances. On fit une seconde tentative l'année suivante, le 17 août 1912, qui donna des résultats aussi encourageants.

À la fin de l'été 1912, le curé Savaria annonce dans son bulletin que la Fabrique des Sts-Anges donnera un terrain adjacent à celui du presbytère à la Communauté des Soeurs de la providence, qui a accepté en juin de prendre en main les destinées de l'hôpital à la demande de leur archevêque, Mgr Paul Bruchési. C'est un terrain collineux de 250'X162', qui servait auparavant de cimetière à la paroisse.

Onze marguilliers signent la résolution qui confirme la donation de ce terrain en date du 15 septembre 1912, en voici les noms: Jos.-A. Descarries, C. R., Adélarde Allard, Dr P.-A. Valois, Marcellin Charette, Adhémar Paré, F. Henderson, Romulus Dubreuil, Hormidas Robert, Joseph Sureau, Joachim Tremblay, et L. Forest. Le lendemain, Mgr Bruchési approuve ce geste de la manière suivante: «cette institution nous paraît opportune à Lachine. Nous la croyons appelée à rendre de précieux services et nous bénissons de tout coeur ceux qui ont pris part à sa fondation, ainsi que ceux qui l'aideront par leur charité dans l'avenir.»

M. Fidèle Barbeau, arpenteur-géomètre, prépare le plan du terrain qui doit accompagner l'acte de donation en préparation pour avril 1913. Voici les grandes lignes de ce document: «la Fabrique des Sts-Anges a, par ces présentes, fait donation entre vifs (...) à la Communauté des Soeurs de la Providence représentée par Sr Marie-Julien, supérieure générale, et Sr Anaclet, dépositaire générale: d'un terrain de figure irrégulière situé côté sud de la rue Saint-Louis (...) avec la bâtisse dessus construite: une maison de bois de 55'X23' à deux étages, sur solage en pierre». Cette maison, qui servait de local au club des jeunes de la paroisse, logera les religieuses, soeurs Marie-Léon et Adylie, pendant la supervision des travaux de construction. Pour la chauffer, Mgr Savaria débourse la moitié des frais pour l'achat d'une fournaise.

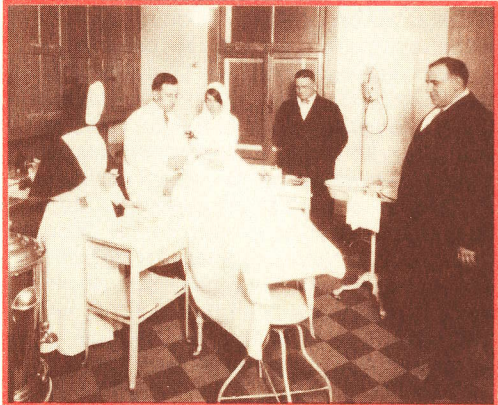
Sur les lots acquis par la Communauté, il y avait également un solage en ciment de 65'X42' avec «cave, soliveaux et premier plancher, une allonge» et des matériaux empilés après la démolition de l'ancienne bâtisse: bois de charpente, colombages et planches. Les hospitalières commencent dès lors à surveiller les premiers travaux d'excavation.

Dans le contrat de donation, les devoirs et obligations de la Communauté sont bien énoncés: «d'abord prendre la propriété dans l'état où elle se trouve, et convertir la maison en hôpital (...), y faire toutes les installations nécessaires et en supporter toutes les charges pour l'avenir, afin de pouvoir recevoir les malades vers la fin de 1913. Ensuite, recevoir gratuitement les malades pauvres désignés par la Paroisse (...) tant que le maximum de 1100 jours d'hospitalisation par année ne sera pas dépassé; 20 lits seront tenus à la disposition des indigents dans les salles communes, s'il en est besoin. Dans le cas où notre hôpital serait insuffisant pour répondre aux besoins du public, les patients de notre paroisse devront être admis de préférence à tout autre patient. La Communauté fournira les articles nécessaires à l'administration et au bon fonctionnement de l'hôpital; cependant, chaque médecin doit fournir ses propres instruments pour le traitement de ses malades... Enfin, la Communauté conduira et administrera l'hôpital suivant ses constitutions et coutumes; elle pourra demander l'appui du public pour soutenir son oeuvre au moyen de quêtes, visites à domicile, concours de charité... le tout cependant soumis à l'approbation du curé de la paroisse des Sts-Anges. La présente donation est ainsi faite dans le but d'assurer pour Lachine la construction d'un hôpital où seront reçus les malades de la paroisse et d'assurer le maintien de cet hôpital dans l'avenir, ce à quoi la donataire a promis de travailler de toutes ses forces et aussi énergiquement que possible».

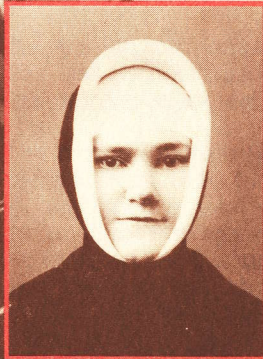
À présent que les bases légales sont bien établies, il faut s'atteler aux détails pratiques afin de pouvoir accueillir les premiers patients au printemps suivant...



Gardes Abel, Lalonde, D'Amours, et derrière, Lasalle et Brousseau, en 1921.
(Collection privée: Mme G. Garnecau)

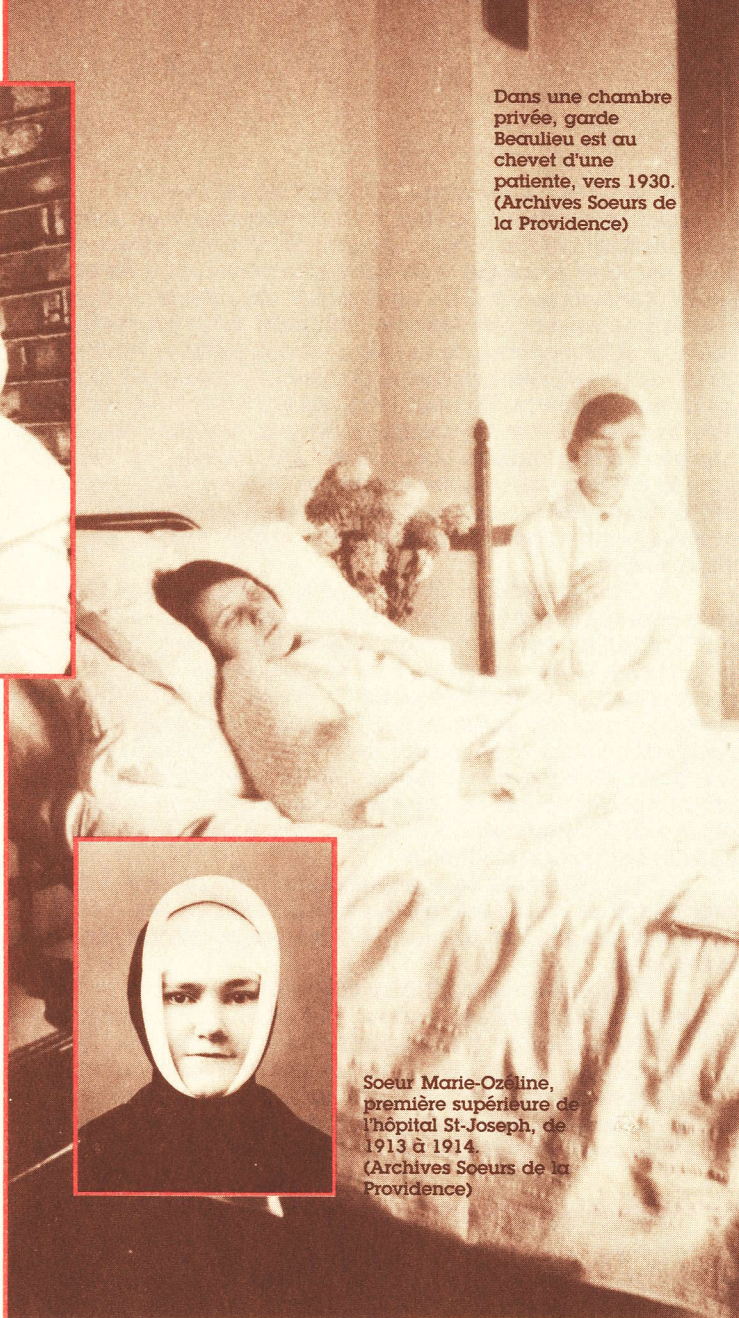


Dans une salle d'examen,
Sr Gabrielle-Marie, Dr
Filion, gde Hurtubise et
MM. Lambert et Bourgie,
vers 1930.
(Archives Soeurs de la
Providence)



Soeur Marie-Ozeline,
première supérieure de
l'hôpital St-Joseph, de
1913 à 1914.
(Archives Soeurs de la
Providence)

Dans une chambre
privée, garde
Beaulieu est au
chevet d'une
patiente, vers 1930.
(Archives Soeurs de
la Providence)



M. J.-A. Deslauriers, ingénieur, et M. Decilva Lamoureux, maître-charretier, sont embauchés pour mener les travaux d'excavation. En novembre 1912, on achète le ciment pour restaurer le solage et de l'amiante pour fabriquer la toiture. Le mois suivant, on commande du bois de charpente chez Vigneault et chez Anatole Carignan, futur maire de Lachine. Il faut encore de la tôle pour calfeutrer le «soubassement» (sous-sol), des bouilloires et des fournaies pour affronter les hivers rigoureux. En août 1913, on fait installer la ventilation, la plomberie et les conduites de gaz. Ensuite viennent les dépenses considérables pour l'achat des châssis et portes et pour le plâtrage des quatre étages de l'édifice. En septembre, on construit une buanderie attenante à l'hôpital et on aménage une glacière dans la cave de cette nouvelle dépendance.

C'est en octobre qu'on achète la belle brique rouge pour le revêtement extérieur, chez F.C. Brunet. En décembre, c'est l'achat du poêle et du système de chauffage, à temps pour l'hiver. Cette année-là, il faudra dépenser 435 \$ en charbon pour alimenter le poêle. Et peut-être pour profiter des ventes hors saison en janvier 1914, la Communauté fait l'acquisition d'une bonne glacière; dans une optique plus médicale, elle acquiert aussi un lavabo chirurgical. Au printemps, les Soeurs de Ste-Anne, dont la maison-mère est voisine de l'hôpital, font don d'une clôture pour le nouvel édifice, forgée par M. Sébille.

Les dépenses de main-d'oeuvre atteignent maintenant le rythme de croisière et la construction va bon train; entre octobre 1913 et janvier 1914, les gages ouvriers ont quadruplé.

Le linoléum à carreaux et l'harmonium pour la chapelle sont achetés en février 1914. Et en mars, c'est au tour des lessiveuses de grande capacité pour la buanderie, et un monte-charge mécanique. Dans un légitime souci de préserver leurs biens meubles et immeubles, les hospitalières décident de les faire assurer au Fonds d'incendie de la maison-mère de la Providence. À la fin des travaux, l'hôpital est

évalué à 56 000 \$, selon les estimés de l'architecte-évaluateur Dalbé Viau.

Au mois de mars, les religieuses installent les portraits des mères-fondatrices de la Communauté sur les murs du nouveau bâtiment: ce sont les mères Émilie Gamelin, Agathe Sené, Émili Caron, Madeleine Durand, Justine Michon, Marguerite Thibodeau et Victoire Larocque. Ce geste fut sans doute une manière pour elles de s'approprier vraiment l'"oeuvre" qu'elles avaient choisi d'embrasser peu de temps auparavant. Les grandes dépenses d'infrastructure sont maintenant, à toute fin pratique, achevées. Pour assurer leur auto-suffisance dans la mesure du possible, les religieuses demandent à M. Lalonde, résident de Lachine, de labourer une partie de leur terrain afin d'en faire un potager au printemps de 1915. Dorénavant, M. Lalonde fera ce labour chaque année.

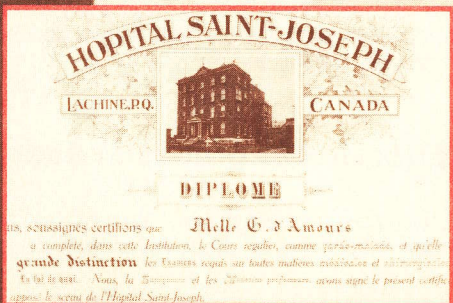
Dès le mois de juillet 1913, plusieurs citoyens et amis souscrivent des dons ou encore des emprunts à des conditions avantageuses pour l'oeuvre de l'hôpital. Dominion Bridge souscrit un don annuel de 250 \$. Certains, entre autres, M. J.-B. Frigeau, Mme Benoit, Mme Lamer, Mme Adélaïde Martin et M. Jean Thibeault, font des dons «en nature» soit d'aliments (pain, oeufs, viande, fruits et légumes), soit d'articles (tissu, matelas, etc). Grâce à des dons en argent on a pu doter l'hôpital d'une statue de saint Joseph, patron de l'oeuvre.

En novembre, les ouvriers du chantier se cotisent pour une aumône à la Communauté afin de procurer un calice à la nouvelle chapelle; une citoyenne verse le même montant pour l'achat d'un ciboire. Janvier 1914, les aumônes continuent d'affluer de toutes parts: des citoyens, des religieuses, de Mgr Bruchési. Pour procurer un autel à la chapelle, le Cercle paroissial organise une séance-bénéfice en février; les Dames de charité font une quête pour l'achat de fleurs. Au début mars 1914, a lieu une cérémonie pour la bénédiction de l'hôpital par Mgr Savaria; le chanoine parraine toujours les parties d'euchre au profit de son hôpital. Une compagnie pharmaceutique (Cie Rougier), fournit gratuitement des

Garde Eugénia Johnson, du premier groupe de gardes-malades graduées, en 1917. (Archives du C.H.L.)



Diplôme de l'école des gardes-malades de Mlle D'Amours, en 1923. (Collection privée: Mme G. Garneau)



remèdes à la pharmacie de l'hôpital, au bénéfice des malades indigents; un autre citoyen fait don de thermomètres. De son côté, l'administration fait l'acquisition d'une chaise roulante et d'un premier microscope pour son laboratoire; elle achète aussi des volumes spécialisés pour les médecins et les infirmières.

À l'occasion de leur premier réveillon de Noël, les hospitalières reçoivent en cadeau dindons, boeuf et boisseaux de pommes. Pour la nouvelle année (1915), Mgr Savaria souscrit un nouveau don au nom de ses paroissiens.

Le Gouvernement provincial envoie un premier octroi au cours de l'été, au montant de 200 \$.

La Communauté contracte quelques emprunts pour le financement des bases matérielles de son oeuvre, notamment avec le chanoine Savaria et la Fabrique des Sts-Anges, la dépositaire générale des Soeurs de la Providence, soeur Anaclet, et la Banque d'Hochelaga. Le registre des emprunts est soigneusement tenu à jour par la soeur économiste.

Pour recréer l'atmosphère et le décor du petit hôpital, voici une description des quatre étages, des pièces et de l'ameublement qui s'y trouvait.

Au rez-de-chaussée se situe le département de chirurgie divisé en salles de stérilisation et d'opération; le mobilier qu'on y retrouvait comportait une civière roulante et une portable, deux stérilisateurs, une table d'opération et une table en verre, des tables en fer blanc pour les instruments chirurgicaux et un réflecteur.

Au premier étage, il y avait la procure et les parloirs, meublés de quelques sièges, d'un cahier-registre des bien-faiteurs, de deux coffres-forts (dont un à trois clés...) et d'une statue de saint Joseph. Dans la pharmacie, on dénombre une balance à pesée, des burins de cristal et de faïence, des plaques et des mesures de verre, des cartes d'anatomie et des livres de médecine. La chapelle se trouvait aussi au premier, on y inventoria de nombreux articles: bénitiers d'albâtre, chandeliers, harmonium, horloge de marbre, parures et pots à fleurs... sans oublier l'autel et les objets sacrés, dons des amis

de l'hôpital. Enfin, un réfectoire était aménagé près de l'entrée principale pour les prêtres et les visiteurs.

Le deuxième et le troisième étages regroupaient les chambres de patients, privées, semi-privées ou communes (de 4 ou 5 lits), une grande lingerie, une cuisine et une salle de pansements sur chaque étage. L'inventaire de la lingerie justifie à lui seul la nécessité d'une buanderie à l'hôpital: 36 nappes de communion et corporaux, 25 couvertures de flanelle, 30 couvre-pieds blancs, 19 couvertures de laine, 6 douzaines de couches de coton, 18 confortables, plus de 200 draps de coton, 76 jaquettes d'hôpital, 57 langes pour bébés, et j'en passe! À la cuisine de l'étage, c'est l'arsenal de marmites et ustensiles bien sûr, sans oublier les biberons pour les patients qui n'avaient pas encore leurs dents. Les salles de pansements contenaient tout le nécessaire pour les bandages, écharpes et injections pour soigner les mauvaises blessures.

Vers 1926, l'administration fait construire des salles à l'intention des étudiantes infirmières sur le toit de l'édifice, endroit qui servait auparavant de promenoir.

Peut-être visualisez-vous mieux à présent le décor dans lequel se sont déroulées les vingt-cinq premières années de l'hôpital Saint-Joseph? Les admirables photos d'archives conservées par les Soeurs de la Providence constituent le plus beau témoignage de cette époque révolue...

Après la mise en place des structures administratives, des ressources humaines et matérielles, des initiatives importantes viennent s'ajouter pour l'amélioration du personnel soignant du petit hôpital. En mars 1914, la première équipe médicale se réunit: elle est composée des docteurs J.-A. Beaudoin, nommé hygiéniste de la province deux ans plus tard J.-D. Dixon, Ernest Décary, F.-H. Gatien, J.-S. Lewis, J.-O. Valcott et P.-A. Valois, le fondateur de l'Oeuvre de la Goutte de lait à Lachine. Peu après, se joignent les docteurs F.-X. Robichon, le premier chirurgien de l'hôpital, et P. Bohémier, qui s'occupe du dispensaire yeux, nez, gorge. Le docteur Roch-Albert Archambault est quant à lui un précieux atout pour le nouvel établissement — il y demeurera en service jusqu'à son

décès en 1954; il excelle dans la chirurgie ayant été chef des internes à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. Plusieurs de ces médecins faisaient office de professeurs pour l'École des infirmières de l'hôpital. Comme contribution directe à la communauté, quelques-uns visitaient régulièrement l'Oeuvre de la Goutte de lait, qui fournissait gratuitement le lait et les soins médicaux aux enfants en bas âge; le premier local de cette oeuvre fut la bibliothèque de la paroisse; dès les débuts, elle fut très populaire auprès des jeunes mères de familles.

Dans une optique plus élargie, la collaboration entre les hospitalières, Mgr Savaria et ses paroissiens continue toujours. Les Dames et Demoiselles de charité organisent des événements qui permettent de recueillir des dons précieux pour l'hôpital. En 1915, les religieuses ont l'occasion de retourner cette gratitude aux paroissiens en prêtant leur chapelle pour les célébrations dominicales, alors que l'église des Saints-Anges a été rasée par le feu.

Un nouveau médecin ouvre son bureau sur la rue Notre-Dame en juin 1916, le docteur Arthur Vasseur; il devient consultant à l'hôpital, puis professeur à l'École des infirmières.

Le 1er décembre, Mgr Savaria décède des suites d'une grave pneumonie, après quelques jours d'hospitalisation seulement; il avait même visité les malades une dernière fois la veille. Très attaché à l'oeuvre qu'il avait fondée et protégée, le chanoine lègue la moitié de ses biens à la Communauté: «Je donne et lègue mes biens meubles et immeubles... à ma nièce Marie Aubertin, à la charge par cette dernière d'en remettre la moitié aux Soeurs de la Providence pour le soutien de l'hôpital... et pour faire partie du fonds de souscription des paroissiens de Lachine.»

L'École des gardes-malades (1914-1928)

Du côté du personnel infirmier, les développements ne se font pas attendre non plus. À l'image de plusieurs de leurs

établissements hospitaliers de la même époque, les Soeurs de la Providence ouvrent une école à l'hôpital Saint-Joseph, en septembre 1914, dans le but d'assurer une relève du personnel infirmier. Soeur Emery est nommée directrice. La première promotion couvre les années de fondation (1914-1917); la première fête de graduation eut lieu en septembre 1917, dans la salle des fêtes de l'académie Piché. Les étudiantes à l'honneur étaient trois religieuses (soeurs Joseph-Hermas, Marie-Léontine et Marie-Arsène) et deux laïques (Mlles Eugénia Johnson et Eva Rivest). Le bulletin paroissial des Saints-Anges-de-Lachine nous décrit cette fête avec enthousiasme: «Plus d'un millier de personnes se sont réunies pour applaudir au succès mérité... La salle était décorée somptueusement pour la circonstance de fleurs naturelles et de banderoles suspendues, portant la devise de l'École: «Qui souffre, que je ne souffre avec lui.»

La chronique des Frères des Écoles chrétiennes raconte aussi l'événement: la chorale et la fanfare de l'Académie faisaient les frais de la musique; "quelques discours rehaussèrent l'éclat de la réunion", parmi lesquels le père Hermas Lalonde, le maire Joseph-A. Descarries, les professeurs et médecins Dr Beaudoin et Dr Arthur Robichon, et le curé Victor Therrien. "Cette fête a revêtu un cachet bien paroissial et bien canadien-français."

En 1920, le Gouvernement provincial institue une Loi des gardes-malades qui définit les règlements d'une école d'infirmières et les conditions pour l'enregistrement des infirmières diplômées. Cependant il n'est pas encore obligatoire de s'enregistrer.

En juin 1923, quatre infirmières obtiennent leur diplôme, dont l'une deviendra une notoriété à l'hôpital, puisqu'elle dirigera à son tour l'École des gardes-malades pendant de nombreuses années: soeur Paul-du-Sacré-Coeur. Trois demoiselles participent aussi aux honneurs: gardes E. Guilmet, R.-A. Lasalle, et Germaine D'Amours (aujourd'hui dame Garneau et résidente de Lachine).

Le témoignage de Mme Germaine Garneau, âgée aujourd'hui de 84 ans et que nous avons rencontrée en novembre 1987, nous a été des plus précieux. Cette dame toujours pétillante et pleine d'entrain est en effet la plus ancienne graduée de l'École que nous avons pu rencontrer. Elle a cherché pour nous parmi ses meilleurs souvenirs, quelques faits illustrant l'atmosphère de l'école et de l'hôpital d'alors: à propos de la formation des élèves, elle raconte qu'on insistait à la fois sur les connaissances techniques, les compétences de spécialisation et les capacités en matière de relations humaines; parlant de l'obsession de propreté et de stérilisation pour le personnel, elle se rappelle que les infections étaient surtout véhiculées par le personnel ou les équipements médicaux (seringues, endoscopes, urétoscopes); par précaution hygiénique, la désinfection totale était de rigueur: au besoin, il fallait même changer d'uniforme plus d'une fois par jour pour protéger les malades. Parlant d'uniformes, garde d'Amours et ses consœurs cousaient elles-mêmes les leurs entre les appels des patients, au poste de surveillance.

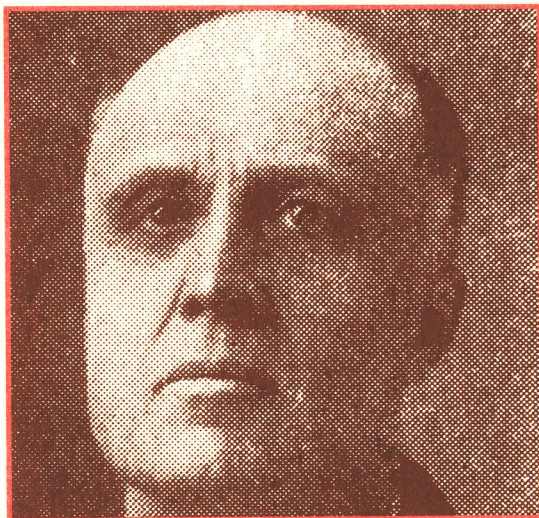
Des stages étaient effectués dans presque tous les départements: la chirurgie, la médecine, la pédiatrie et la pharmacie. Les cours d'hygiène se donnaient à l'Université de Montréal. À l'époque de Mme Garneau, c'était le docteur Roch-Albert Archambault, si apprécié de ses élèves, qui dispensait les cours de physiologie et d'anatomie.

Les Soeurs Grises de Montréal organisent un cours universitaire spécial pour les gardes-malades diplômées, à l'été 1923. Les matières à l'étude étaient: l'administration hospitalière, la direction d'écoles infirmières, la diététique, l'hygiène. Ce cours forma plusieurs administratrices d'hôpitaux, dont quelques-unes devinrent supérieures de l'hôpital St-Joseph.

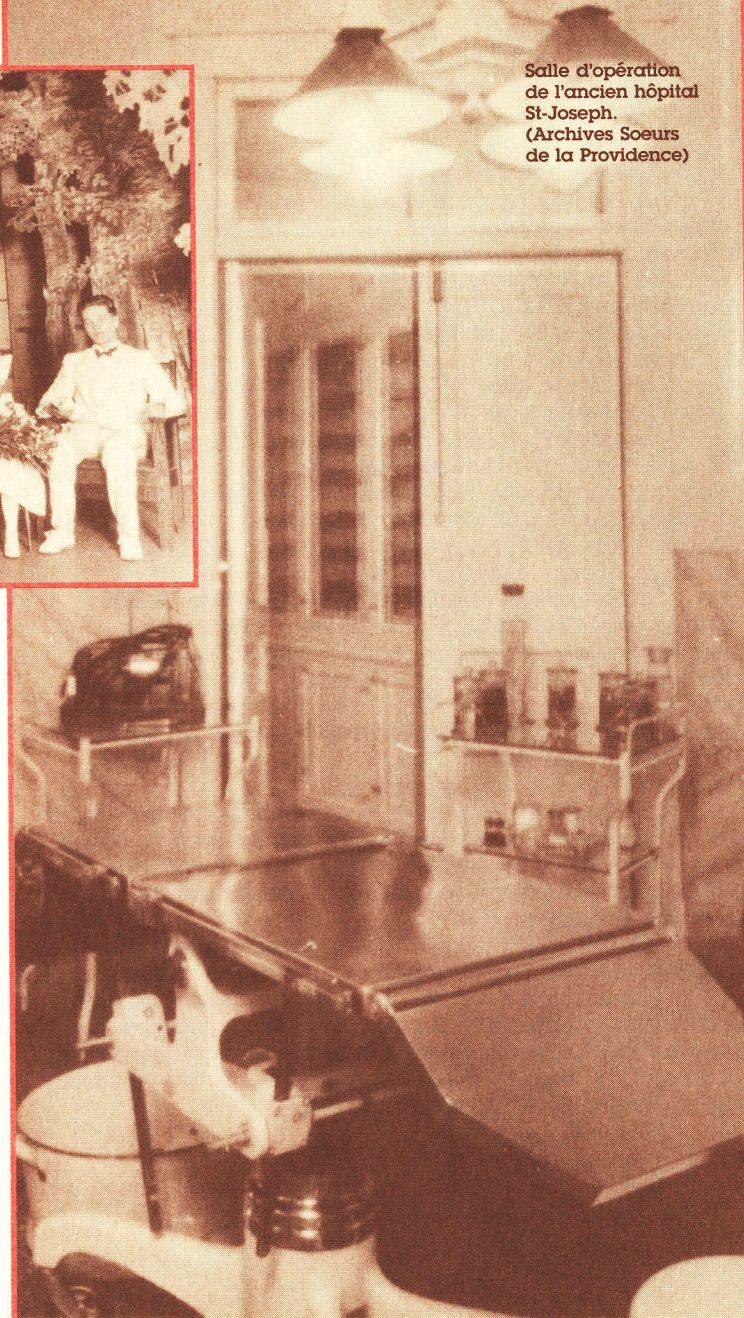
L'espace réservé aux élèves infirmières de l'hôpital devient exigü; en juillet 1926, soeur Godefroy d'Amiens, supérieure, et soeur Philémon, directrice de l'école, demandent l'autorisation de faire agrandir le 4e étage en construisant, sur le toit de l'édifice, une salle d'étude et une salle de



Graduation de 1928 en la salle de l'académie Piché.
(Archives du C.H.L.)



Le curé J.
Télesphore Savaria,
fondateur de
l'hôpital St-Joseph
en 1913.
(Collection privée:
M. A. Gélinas)



Salle d'opération
de l'ancien hôpital
St-Joseph.
(Archives Soeurs
de la Providence)

récréation, qui seront agrémentées d'un chesterfield, d'un piano, et d'un radio-gramophone, d'un squelette et de mannequins bébé et adulte. L'aménagement de ces locaux est achevé en octobre suivant.

L'époque de la Première Guerre mondiale et ses conséquences

Le docteur Beaudoin nous a fourni les premières statistiques sur les usagers de l'hôpital, compilées entre juillet 1913 et septembre 1917: 1 145 patients ont été admis au total, totalisant 19 500 jours d'hospitalisation; on relève 379 cas de chirurgie et 766 cas de médecine.

Un registre des patients de l'époque nous fait voir quelques détails intéressants: peu de personnes âgées se retrouvent parmi cette clientèle — on sait que l'espérance de vie était alors plus courte — mais celles qui s'y trouvent sont d'un âge avancé (70 ans et plus): on a même retracé une doyenne de 101 ans, dame Cardinal, morte «de vieillesse» à l'hôpital.

Le maire Jos.-Arthur Descaries compte parmi les cent premiers patients accueillis au dispensaire. Cette même année (1913), le vieux docteur Valois doit être admis pour troubles cardiaques. Voici les affections les plus répandues au cours de la période 1913-1920: fluxions de poitrine, rhumatismes, pneumonies et bronchites, croup (vrai et faux croup), apoplexies, calculs biliaires, pleurésies (inflammations du thorax et des poumons), maladie de Bright (inflammations du rein).

À l'initiative de l'abbé Victor Therrien, successeur du chanoine Savaria, un groupe de citoyens se réunit pour mettre sur pied «L'Oeuvre de l'hôpital Saint-Joseph» en mars 1918. On compte dans ce groupe le maire W.A. Thessereault, les échevins H. Morin et J. Théorêt, le notaire J.S.A. Ashby, l'architecte-évaluateur Dalbé Vieu et le jeune Anatole Cari-

gnan. Le but de cette oeuvre était de fournir un appui financier à l'hôpital, dont les dépenses égalaient ou dépassaient généralement les recettes malgré des «prodiges d'économie» de la part des hospitalières. Le nouveau bureau des gouverneurs devait soulager ce fardeau financier, sans pour autant s'ingérer dans la régie de l'hôpital. L'année suivante, en octobre 1919, l'administration distribuait un diplôme honorifique à tous les membres du bureau en témoignage de reconnaissance au cours d'une cérémonie tenue en leur honneur. Ainsi, l'hôpital doit sa première salle de rayons X à l'initiative de ce groupe de citoyens, comme en fait foi le procès-verbal du Conseil local de la Communauté, daté du 13 juillet 1918, alors que soeur Lazare-de-Jésus était supérieure.

Le plus grand fléau auquel les hospitalières eurent à faire face pendant les débuts de l'hôpital, fut la fameuse grippe espagnole, appelée aussi l'«influenza», et rapportée par les vétérans de la Première Guerre mondiale. Cette épidémie dura trois mois à travers le monde. Ses symptômes universels étaient les suivants: une forte fièvre pendant cinq jours — le plus souvent, cette fièvre se compliquait alors d'une pneumonie ou broncho-pneumonie, dont il était difficile de réchapper. Dans l'île de Montréal, 20 000 personnes en furent atteintes entre septembre 1918 et janvier 1919 — avec un sommet en octobre 1918 — et 3 600 décès furent constatés dans l'intervalle. À l'hôpital Saint-Joseph, le mois d'octobre fut particulièrement tragique.

On installa sept hôpitaux de dépannage pour accueillir l'affluence extraordinaire de patients; l'académie Piché à Lachine devint l'un de ces hôpitaux temporaires à l'automne 1918. Les frères enseignants de la Communauté des Écoles chrétiennes s'improvisèrent alors infirmiers et aides volontaires pour la durée de l'épidémie. Dix-sept frères prêtèrent leur concours, surtout pour les veilles de nuit, afin de soulager les religieuses épuisées par les longues journées de soins. La *Chronique* de la Communauté des Frères de Lachine, en 1918, nous en dit plus long:

9 octobre — fermeture générale des écoles

13 octobre — fermeture des églises jusqu'au 10 novembre
18 octobre — début de la collaboration active auprès des malades; le frère directeur se charge du service d'ambulance et un policier agit comme chauffeur à ses côtés. Les frères demeurent en service jusqu'au 10 novembre, lorsque l'épidémie est presque enrayerée.

12 novembre — les écoles sont réouvertes; l'Académie Piché retrouve son quotidien normal, malgré les nombreuses absences d'élèves.

31 décembre — le frère directeur reçoit une chaleureuse lettre de remerciement de M. Edgar Leduc, secrétaire-trésorier de la Cité de Lachine, aux membres de la Communauté, au nom de tous les citoyens reconnaissants.

Vie de l'hôpital, vie du milieu.

Un concours de plusieurs jours est organisé en octobre 1919 par les Dames de charité en faveur de l'institution. Il s'y tient entre autres, des bazars et des tombolas.

Le mois suivant, le conseil municipal du maire W.A. Thessereault décide d'augmenter les octrois destinés aux deux hôpitaux de la Cité. L'octroi annuel passe ainsi de 1 200 \$ à 2 000 \$ payable en deux versements.

Une nouvelle épidémie de grippe fait des ravages en février 1920, et plusieurs citoyens doivent être hospitalisés pour se rétablir. Cette année-là, on voit apparaître de nouvelles maladies contagieuses: les oreillons, la coqueluche — l'hôpital ne peut accueillir longtemps ces patients car ils doivent être soignés dans les établissements spécialisés pour ce genre de maladies. Parmi les patients atteints de la grippe en décembre 1920, on retrouve le jeune Jules Carignan, alors âgé de 6 ans; M. Carignan fut un précieux collaborateur du C.H.L. jusqu'à son décès, en 1986.

Au printemps de 1921, le Conseil local de l'hôpital

autorise des réparations urgentes à la bâtisse. On confie ces travaux à l'entrepreneur F. Coallier; ce sont les murs intérieurs et la toiture d'amiante qui nécessitent le plus ces réfections. En septembre, c'est l'ouverture de la première salle de radiologie complète, grâce aux dons des gouverneurs de l'hôpital, de la Cité de Lachine et de l'abbé Victor Therrien.

Au cours de l'hiver 1923-24, de nombreuses familles sont hospitalisées pour la fièvre typhoïde. En mars 1924, le conseil municipal décrète comme mesure de soutien, que l'électricité sera fournie gratuitement à l'hôpital jusqu'à concurrence de 700 \$ par année.

En 1925, la population lachinoise atteint 15 600 habitants. Cette année-là, les religieuses modifient la charte de leur Communauté pour mieux définir ses pouvoirs et ses moyens d'emprunt pour la réalisation de leurs oeuvres. La Communauté exerce maintenant les droits des corporations civiles: elle peut émettre des obligations, par exemple.

C'est aussi en 1925 qu'un nouveau chirurgien se joint à l'équipe médicale de l'hôpital Saint-Joseph. C'est le docteur Jean-Baptiste Prince, dont on dit que «son extraordinaire succès en chirurgie ouvrit une ère de grands progrès pour l'hôpital».

Au début de septembre 1926, une fête grandiose a lieu à Lachine: le 250^e anniversaire de fondation de l'église des Saints-Anges. Un programme-souvenir est publié à cette occasion (il en existe encore des exemplaires!). Les religieuses assistent à plusieurs des événements de ces fêtes, où on évoque les faits saillants de l'histoire de la Cité.

En avril 1928, la Communauté demande au Gouvernement provincial de placer l'hôpital sous la Loi de l'assistance publique, pour bénéficier de certains octrois rattachés à ce régime. C'est en juin qu'elles obtiennent l'accord ministériel qui classe l'hôpital dans la catégorie «A-2» des hôpitaux généraux. Les patients munis de la carte d'assistance publique auront ainsi droit à certains soins gratuits en vertu de ce programme.





Chambre individuelle: garde Beaulieu est au chevet d'une patiente, vers 1930.
(Archives Soeurs de la Providence)

Une collectivité s'occupe de sa santé 1929 - 1939

«Il n'y a plus de jours à vendre
Il n'y a que des jours vendus
Cache mon ombre ouvre tes lèvres
Sache mon nom trouve le tien
Neige et vente et pleuve au loin
Pleure et pleure on a vendu Amour
Il n'y a plus de jours à vendre
Il n'y a que du temps perdu»

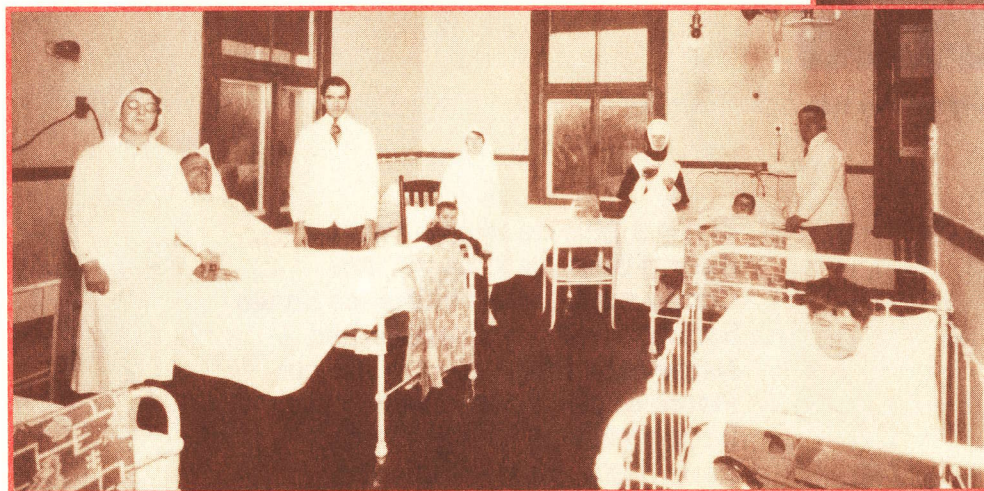
Gilles Vigneault



Soeur Anne-Thérèse
et garde Hurtubise
à la pharmacie de
l'hôpital vers 1930.
(Archives Soeurs de
la Providence)



Graduation de 1932.
(Archives du C.H.L.)



Chambre commune où l'on reconnaît soeur Michel-des-Saints (entre 1930 et 1937).
(Archives Soeurs de la Providence)

Un camion et son
chauffeur devant
l'hôpital St-Joseph,
vers les années 30.
(Collection privée: M.
A. Gélinas)



Gérer un hôpital en période de crise

L'année suivante marque le début de la crise économique. Dans une ville industrielle et manufacturière comme Lachine, les séquelles de la crise se font particulièrement sentir, et sur une période prolongée. De 1929 à 1935, le nombre de visites aux malades à domicile et aux pauvres augmente de façon importante. En tout pendant la période, on compte 3 280 visites aux malades et 1 700 visites aux pauvres. Ces visites se faisaient souvent en dehors de l'horaire de travail normal et sans percevoir de frais. Les hospitalières se sont ainsi vues solliciter par les nombreuses familles qui avaient perdu leur gagne-pain à cause des fermetures d'usines et de commerces pendant la crise.

Cette conjoncture affecte aussi les revenus et dépenses de l'hôpital. Jusqu'en 1932, la ville assume en bonne partie les coûts d'électricité et de chauffage, mais ceux-ci augmentent constamment et, cette année-là, c'est la Montreal Light Heat & Power qui prend le contrôle de ces denrées: il faut maintenant payer le plein montant pour cette dépense indispensable.

L'institution continue toutefois sa marche vers le progrès. En février 1930, l'équipe de médecins organise le premier bureau médical. On détermine alors quatre catégories de membres; les médecins honoraires — en guise de reconnaissance pour leurs services; les médecins consultants, pour services de consultation aux malades privés ou indigents; les médecins en service actif, pratiquant sur une base rotative pour les malades indigents seulement; et les médecins visiteurs, admis à faire de la pratique à l'hôpital à l'occasion seulement. Le comité médical forme aussi un comité exécutif qui doit nommer les chefs de services et voit à régler toute question médico-administrative. Les services médicaux organisés qui sont disponibles à l'époque sont: la médecine, la chirurgie générale, l'obstétrique, l'anesthésie, l'orthopédie, la

radiologie et la physiothérapie. Un comité passe en revue tous les travaux cliniques effectués à chaque mois.

Les statuts du nouvel organisme, rédigés en 1935, énumèrent une série de règles strictes auxquelles ses membres doivent se conformer. Par exemple, on peut lire à propos des interventions chirurgicales que «(...) le médecin traitant sera soucieux de remplir avec exactitude le formulaire des minutes opératoires en indiquant le genre d'opération, le travail fait et les tissus enlevés (...) il aura soin de faire signer, par le patient lui-même ou ses ayant-droit, le formulaire d'autorisation de l'intervention»; quant au mandat de l'hôpital, on constate qu'il reçoit tous les malades sans distinction de «credo» ou de nationalité, à l'exception des aliénés et des contagieux».

Affiliation de l'école

À la demande de l'administration, en 1930, la Commission des gardes-malades de la Province recommande à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal d'affilier l'École à cette institution; cette affiliation est accordée à condition que l'hôpital se dote d'un comité médical avec constitutions et statuts officiels.

Le manuel Principes élémentaires concernant le soin des malades, publié en 1936 par les hospitalières de l'Hôtel-Dieu, dispense de précieux conseils à nos élèves infirmières; par exemple, quand et comment appliquer une bonne mouche de moutarde: elle est recommandée dans tous les cas où on veut obtenir une dilatation des vaisseaux sanguins pour décongestionner un organe profond; aussi, quand appliquer la saignée: lorsqu'on veut abaisser la pression artérielle du patient et pour prélever un échantillon sanguin pour le laboratoire.

En février 1939, de nouvelles nominations sont faites à la direction de l'École. Le Dr Ernest Décaré est élu président; le



Magasin J.A.
Besner, sur la
rue Notre-Dame
à Lachine, vers
1938.
(Collection
privée: M. A.
Gélinas)

J.A. Besner

130 Notre Dame Lachine

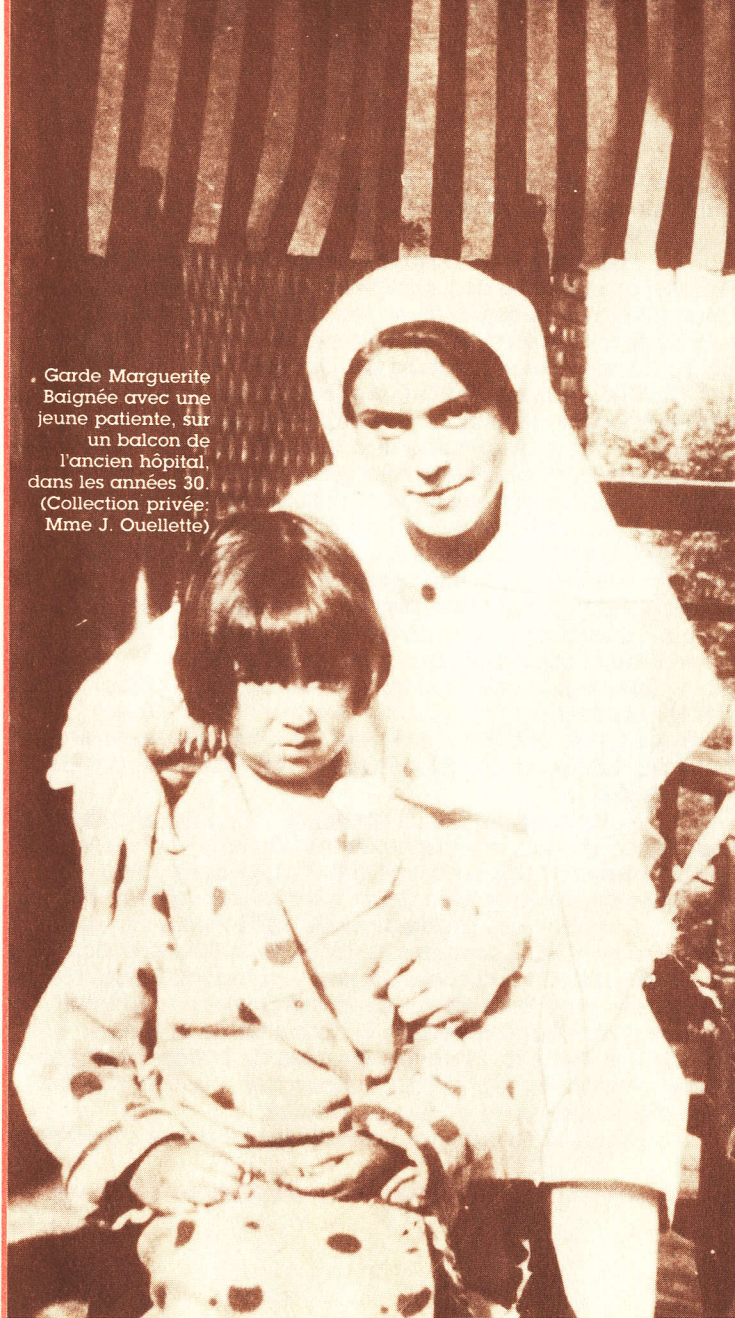
Dr. Filion devient chargé de laboratoire et des cours de bactériologie. Parmi les médecins enseignants, on remarque les Drs Roch-Albert et Louis Archambault, les Drs Bessette, Bastien, Dixon, Gatién, Prince. Ces représentants de l'école verront cette année-là sa transition dans le nouvel hôpital de la 16e avenue.

Une étudiante de l'école en 1939, Marguerite Riopel, collabore régulièrement à la revue de la Garde-malade canadienne-française en communiquant les nouvelles de l'hôpital. Ainsi, en mai, elle parle du succès remporté par l'Amicale des gardes-malades lors de la partie de cartes annuelle au profit de l'école; de la collation des diplômes en avril qui s'est déroulée dans la salle des gardes-malades sous la présidence de l'abbé Aimé Malo, suivie d'un goûter et de réjouissances; du mariage du docteur L.-H. Gatién avec une demoiselle Dussault; en terminant, elle souhaite la bienvenue « aux gentilles probanistes qui nous arrivent pleines d'entrain, ardentes et joyeuses, prêtes à faire face à tout ».

Dans la même revue, une infirmière du Manitoba, garde Gertrude Johnston, nous renseigne sur les qualités d'une école de gardes-malades modèle: une salle bien construite, une bibliothèque bien garnie, des loisirs judicieusement répartis pour l'étude et le repos — la réunion de ces éléments assure une meilleure formation et protège la santé des étudiantes; la direction et les professeurs de l'école devraient être approuvés par l'association provinciale des gardes-malades « Le service d'assistance dans un petit hôpital », par Gertrude Johnston, août 1939 ».

Avril 1930: il faut refaire la couverture de l'édifice. L'administration charge M. Bruno Pilon de poser une nouvelle couverture en asphalte garantie pour 10 ans. L'année suivante, le Conseil local fait l'acquisition d'une Pontiac usagée pour faciliter les nombreux déplacements du personnel pour les approvisionnements de toutes sortes, à l'extérieur de Lachine; le véhicule a une capacité de cinq passagers.

L'administration inaugure un service social le 1er septembre 1932, en vue de soulager le nombre croissant de



Garde Marguerite Baignée avec une jeune patiente, sur un balcon de l'ancien hôpital, dans les années 30. (Collection privée: Mme J. Ouellette)

familles indigentes dans la municipalité. Ce service vient s'ajouter aux visites à domicile déjà entreprises par l'équipe soignante.

Peu après, une mauvaise nouvelle parvient aux hospitalières; la ville doit suspendre ses octrois annuels aux deux hôpitaux de son territoire, en raison de sérieuses difficultés financières qu'elle traverse dû à la crise. Quelques mois plus tard, deux notables de Lachine MM L.-A. LePailleur et J.-A. Chouinard, envoient une requête au conseil municipal, le priant de réinstaurer ces octrois le plus rapidement possible. Voici leurs arguments à ce sujet: «À cause de la crise, les malades sont plus nombreux, tant ceux sous l'Assistance publique que les pauvres reçus gratuitement à l'hôpital... de janvier à juin 1931, on y a admis 37 malades pour une moyenne de 30 jours d'hospitalisation chacun, plus une centaine de malades pauvres représentant 930 jours d'hospitalisation, sans compter les prescriptions et les pansements... Il est trop vrai qu'on ne doit pas économiser aux dépens de la santé publique... ce serait une fausse économie. Notre Cité peut faire et trouvera facilement les moyens de faire des retranchements ailleurs, sur d'autres articles de son budget.» Après une deuxième requête, envoyée en septembre 1934 par les Soeurs de la Providence, les octrois municipaux sont rétablis.

À l'automne 1934, le Messager de Lachine donne un compte-rendu du programme de vaccination et d'assistance maternelle: on y apprend que 400 écoliers ont pu être vaccinés depuis la rentrée des classes, et aucun cas de maladie contagieuse n'a été signalé; 1800 mères amènent régulièrement leurs poupons au local de la Goutte de lait pour des examens et des conseils gratuits - la mortalité infantile est à la baisse dans la municipalité grâce à ces programmes. Pour sa part, l'Association des Victorian Order of Nurses (V.O.N.) organise des showers «layettes de bébés» pour recueillir des vêtements pour enfants défavorisés. L'entraide se fait bien présente malgré les temps difficiles.

Voici un aperçu des activités hospitalières en date de

1936: les religieuses ont recensé cette année-là, 134 admissions à l'interne, 379 visites à l'urgence et au dispensaire, et 631 visites à domicile. Les gardes-malades V.O.N. de leur côté ont visité 156 nouveaux-nés, et 33 écoles de la région pour le seul mois de février. Enfin, la Commission de chômage de la municipalité nous apprend que 4 800 personnes reçoivent encore des secours directs, soit un quart de la population. Pour apporter un élément de solution à ce grand problème, le maire Anatole Carignan a mis sur pied des travaux de chômage qui ressemblent étrangement à certains programmes qui existent aujourd'hui. Parmi ces travaux, on remarque la construction d'une aréna, d'un édifice pour abriter les chantiers municipaux, l'aménagement de parcs et d'une plage publique, la pose de gazon à différents endroits de la ville.

Pour revenir au coeur de notre propos, jetons un coup d'oeil sur les débuts du syndicalisme à l'hôpital Saint-Joseph. C'est en 1934, avec l'émission des Directives pontificales concernant les employés d'institutions religieuses, que nous voyons naître l'idée embryonnaire d'un syndicalisme à l'hôpital. Selon ces directives, « les institutions religieuses doivent donner l'exemple dans le règlement du grave et délicat problème créé par l'emploi d'une main-d'oeuvre de plus en plus nombreuse (...). Il existe présentement une Association catholique des employés d'hôpitaux. Les institutions devraient nommer un comité pour faire l'étude d'un contrat collectif avec cette association dans le plus bref délai possible. » Nous aurons plus de détails sur les conditions effectives de travail des divers groupes d'employés en 1941.

À la veille du déménagement dans un nouvel édifice sur la 16e avenue, l'inventaire des équipements permet de voir quels ajouts ont été faits au fil des ans du côté des équipements techniques.

La pouponnière est dotée d'un comptoir pour bébés avec coussin caoutchouté et tablette, d'une pompe aspiratrice et de cinq poudrières. À la salle des rayons X, en plus de l'appareil rayons X complet, on trouve un diaphragme Bucky,



Professeurs
entourés d'élèves
de l'académie
Piché, à proximité
de l'hôpital, dans
les années 30.
(Collection privée:
M. A. Gélinas)



Coupe de la
glace à Lachine
en 1936.
(Collection
privée: M. A.
Gélinas)

Les sept
infirmières
graduées de
1935.
(Archives Soeurs
de la Provi-
dence)



un écran fluoroscopique et un illuminateur pour la lecture des clichés; au laboratoire, on a ajouté un albuminomètre, deux calorimètres, un hématimètre, un appareil pour l'urée. Enfin, à la chirurgie, on compte de nombreuses additions: 21 champs opératoires, une civière stationnaire et une portative, 12 dilataeurs musculaires, un électrocautère, un métabolisme basal, un masque d'Ombredanne, un Sigmoidoscope, ect.

Vers un changement majeur

En bon journal local, le Messageur de Lachine est à l'affût de toutes les rumeurs qui circulent. Aussi, quand on commence à spéculer sur la construction d'un nouvel hôpital à cause du manque d'espace sur la rue Saint-Louis, il s'empresse de rapporter les potins publics: en mai 1938 on croit que le deuxième hôpital sera érigé sur le chemin Lasalle, là où se trouve l'actuel musée de Lachine. Néanmoins, en septembre, les hospitalières déclarent que la réalisation de ce projet dépendra de la teneur de l'octroi provincial, et que le site en sera probablement le parc Descarries, entre les rues Provost et St-Antoine. C'est le maire et député du comté Anatole Carignan qui agit dans ce dossier à l'appui des religieuses. Le ministre de la Santé est lui aussi conscientisé aux besoins de l'établissement suite à sa visite du même mois - il a alors constaté que le petit hôpital «ne répond plus au règlement d'hygiène et de sûreté.» Anatole Carignan devient, à son tour, ministre de la Voirie en novembre.

C'est en février 1939 que les communautés charitables de la cité, se détachant de la Fédération des Oeuvres canadiennes-françaises, fondent leur propre organisme : le Fonds de Charité de Lachine, suite à une assemblée tenue entre le maire Carignan et des représentants des industries de la ville. Ils organisent une vaste campagne de souscription dont les



M. Anatole Carignan, maire de Lachine de 1933 à 1939, puis de 1944 à 1952 (années 30). (Archives Musée de Lachine)

profits seront répartis entre les oeuvres catholiques et protestantes à chaque année.

Le 19 mars, une messe est célébrée par l'aumônier Aimé Malo à l'occasion du 25e anniversaire de la bénédiction officielle de l'hôpital et de la fête de son patron et protecteur, saint Joseph. Le 30 novembre suivant, le personnel se rend à la nouvelle «maison» afin d'assister à la bénédiction de la pierre angulaire par le curé Aimé Boileau.

Selon les Chroniques des religieuses relatant cette journée, plusieurs objets ont été renfermés dans cette pierre selon la coutume des institutions religieuses. Outre le document de l'allocation de la bénédiction de ce jour, d'autres documents y ont été mis, sur lesquels figuraient les membres du bureau médical; les membres des conseils général, provincial et local de la communauté; le personnel religieux; les supérieures depuis la fondation de l'hôpital; les aides, les infirmiers et l'ingénieur. On y trouve aussi : des photographies de mère Gamelin, de Mgr Bourget et des reliques de saint Victor, sainte Émélie, sainte Bernadette Soubiroux, des Martyrs canadiens, de saint Joseph, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et nombres d'autres; des médailles des papes Pie X, Pie XI et de Sa Sainteté Pie XII et quantité d'autres médailles précieuses; des pièces de monnaies d'Édouard VII et George V, du roi George VI et de la reine Elisabeth; de la monnaie de la Tunisie, de l'Ouganda, de la République française; et des statuettes diverses.

Le maire Carignan fonde la Société artistique de Lachine en avril 1939 avec d'autres citoyens amis des arts. La Société propose d'offrir des concerts, causeries, séances de théâtre... Le Messager du 13 avril 1939 relate qu'une première soirée doit servir à amasser des fonds pour les écoliers pauvres de la paroisse. Le Dr Albini Jeannotte, hygiéniste municipal, énumère les problèmes de santé courants chez ces enfants: «carie dentaire, vision défectueuse, hypertrophie des amygdales et dénutrition. Ce dernier trouble peut souvent être corrigé par une éducation alimentaire appropriée.»

Et en 1939, le maire décrète une journée de fête

annuelle en l'honneur de sa ville, le 6 juillet. La première est organisée par les Chevaliers de Colomb; il y a illumination des maisons et des embarcations, un feu d'artifice et un concert donné par l'Harmonie de Lachine sur la promenade Marquette.

Fin juillet, la ville ferme son bureau de chômage— puisque les derniers chômeurs ont été embauchés pour la construction du nouveau boulevard Montréal-Toronto. En octobre, c'est période de campagne électorale dans le comté et partout en province: candidat à l'Union Nationale, Carignan saisit l'occasion pour vanter le «magnifique hôpital actuellement en cours de construction». Malheureusement, cela ne suffit pas à le faire réélire: une vague libérale déferle sur le Québec, portant à la fois au pouvoir le Dr Charles-Aimé Kirkland dans Jacques-Cartier, et M. Adélard Godbout à Québec.

La révérende soeur Sylvain, économiste provinciale, est chargée par la Communauté de la surveillance des travaux. À l'origine, les coûts de construction sont évalués à 600 000 \$. Le décès subit de l'architecte Dalbé Viau amène les religieuses à retarder la mise en chantier du bâtiment. Cependant, on lui trouve un remplaçant en la personne de Napoléon Beauchamp. Par convention, l'architecte s'engage à fournir ses services dans la préparation des plans, croquis, études et calculs estimatifs nécessaires, et il doit désigner un ingénieur mécanique pour préparer les plans des systèmes d'électricité, plomberie, etc.

C'est à l'entrepreneur Ulric Boileau que reviendra la réalisation des travaux requis, après entente conclue avec la communauté; cette dernière exige que ces travaux soient terminés en-dehors d'une année, et la compagnie doit fournir ses propres machines et outils. L'installation du système de chauffage et de plomberie est fait par M. J.-C. Brunet; les deux bouilloires pour le chauffage sont achetées à la Dominion Bridge. M. Omer Deslauriers est en charge du travail de menuiserie, tandis que M. R. McCarragher s'occupe de l'électricité.

En vertu d'une entente municipale, M. Boileau s'engage à embaucher dans la mesure du possible des chômeurs ou des résidents de Lachine qui sont sur la liste des nécessiteux pour travailler sur le chantier de l'hôpital. Ainsi, en juin 1939, 56 hommes sont envoyés par la ville pour les travaux de fondation.

Au début mai, avait lieu la vente nominale de terrains municipaux aux hospitalières pour la modique somme de 70 \$: «dans le but de favoriser et d'assurer la construction d'un hôpital moderne et plus spacieux dans la Cité de Lachine...» Ce sont soeur Amarine, première assistante, et soeur Anaclet, dépositaire générale, qui signèrent l'acte de donation en présence du maire Carignan et du greffier Émile D'Aoust. L'octroi spécial de 150 000 \$ du Gouvernement est confirmé le 7 décembre 1939... par le nouveau Cabinet Godbout.

En janvier 1940, la Communauté signe un acte de fiducie pour pouvoir emprunter et émettre des obligations au nom de l'établissement. Elle dispose également d'un certain montant pour garantir de ces emprunts; les principaux bailleurs de fonds du deuxième hôpital sont le Généralat des Soeurs de la Providence, la succession Dalbé Viau et l'hôpital Sacré-Coeur de Cartierville.

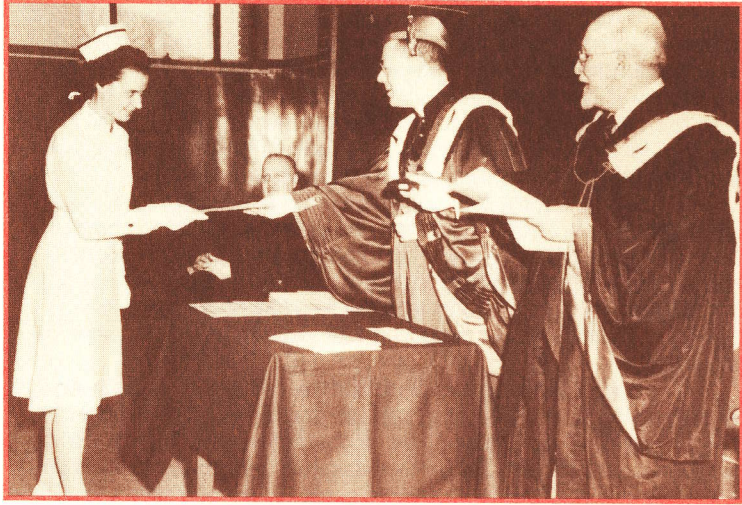
Les supérieures des trois paliers hiérarchiques de la Communauté, à l'automne 1939, sont respectivement, mère Praxède de la Providence, supérieure générale; soeur Donatula, supérieure provinciale; et soeur Anne-Cécile, supérieure locale.

L'hôpital Saint-Joseph se rapproche d'année en année de la standardisation, c'est-à-dire d'un niveau partant duquel l'hôpital est en mesure de procurer aux malades le maximum de bien-être et de sécurité pendant leur séjour. Il est qualifié d'hôpital public, parce que subventionné en partie par la municipalité et la province, et général, parce qu'on y traite toutes les maladies, sauf les maladies mentales et contagieuses. On verra plus tard de quelle façon notre établissement obtiendra son accréditation au début des années 50.

Pour faciliter les communications internes entre

médecins, personnel et patients, on aménage de nouveaux systèmes au moment de la finition intérieure de l'édifice, fin octobre 1939. Un système d'appel pour gardes-malades, un système téléphonique Electro-Vox et des haut-parleurs pour les appels généraux et la diffusion de la messe pour les patients alités, et deux tableaux d'enregistrement pour les médecins. Et, en même temps, on procède à l'installation de matériau antibruit aux plafonds de la pouponnière, de la pédiatrie et l'obstétrique, dans la chapelle et les corridors.





Proclamation des grades 1943: gde Trudeau reçoit son diplôme du recteur de l'Université de Montréal, Mgr Mongeau.
(Archives Soeurs de la Providence).

Un souffle de changements profonds s'élève doucement 1940 - 1959

«L'été qui me reste est fané
L'automne n'est plus qu'une loque
Où vous et moi donnions du nez
Sur notre masque réciproque
Sachez qu'aujourd'hui me séduit
Plus que demain dont je me moque
Prince vous offrira breloque
Et moi je vous offre aujourd'hui»

Gilles Vigneault

On emménage dans le nouvel hôpital



n avril 1940, l'Amicale des gardes-malades, qui regroupe plusieurs anciennes diplômées de l'École des infirmières, organise sa partie de cartes annuelle au profit du nouvel édifice, sous la présidence du curé Aimé Boileau et du nouveau maire Edgar Leduc.

L'activité se déroule sur place "pour permettre au public de visiter la bâtisse". C'est un avant-goût de l'ouverture officielle en juin.

"Dès les premiers jours du mois de juin, les paroissiens s'offrent pour le déménagement, et nos bons voisins les frères des Écoles chrétiennes, aidés de leurs grands élèves, viennent après la classe, soit pour transporter le linge et les meubles, soit pour balayer et laver les planchers."

La famille de soeur Jules-André, de Rigaud, prête ses camions à la Communauté pendant une journée pour transporter les gros équipements. Mère Amarine et mère Anaclet viennent visiter les nouveaux lieux avant que le tout soit complété — elles ne cachent pas leur satisfaction devant le travail accompli et les conditions d'hygiène et de confort qu'elles y trouvent.

Le Messager du 13 juin annonce que "le nouvel hôpital est pratiquement terminé (...) il y a actuellement trois étages prêts à recevoir les malades, et on commence à recevoir l'ameublement neuf et un peu de lingerie. Des religieuses et gardes-malades viendront augmenter le personnel qui ne saurait suffire à l'entretien de l'hôpital de 125 lits et 24 chambres privées."

Mais c'est le 26 juin que le personnel y déménage définitivement. Dans la chronique des Soeurs de la Providence, on lit que ce jour-là, "le ciel sombre et nuageux devait éclater en averses ininterrompues; les ambulances transportèrent les malades et le reste de l'ameublement à travers la pluie et les désagréments de la plus mauvaise température de la saison..."

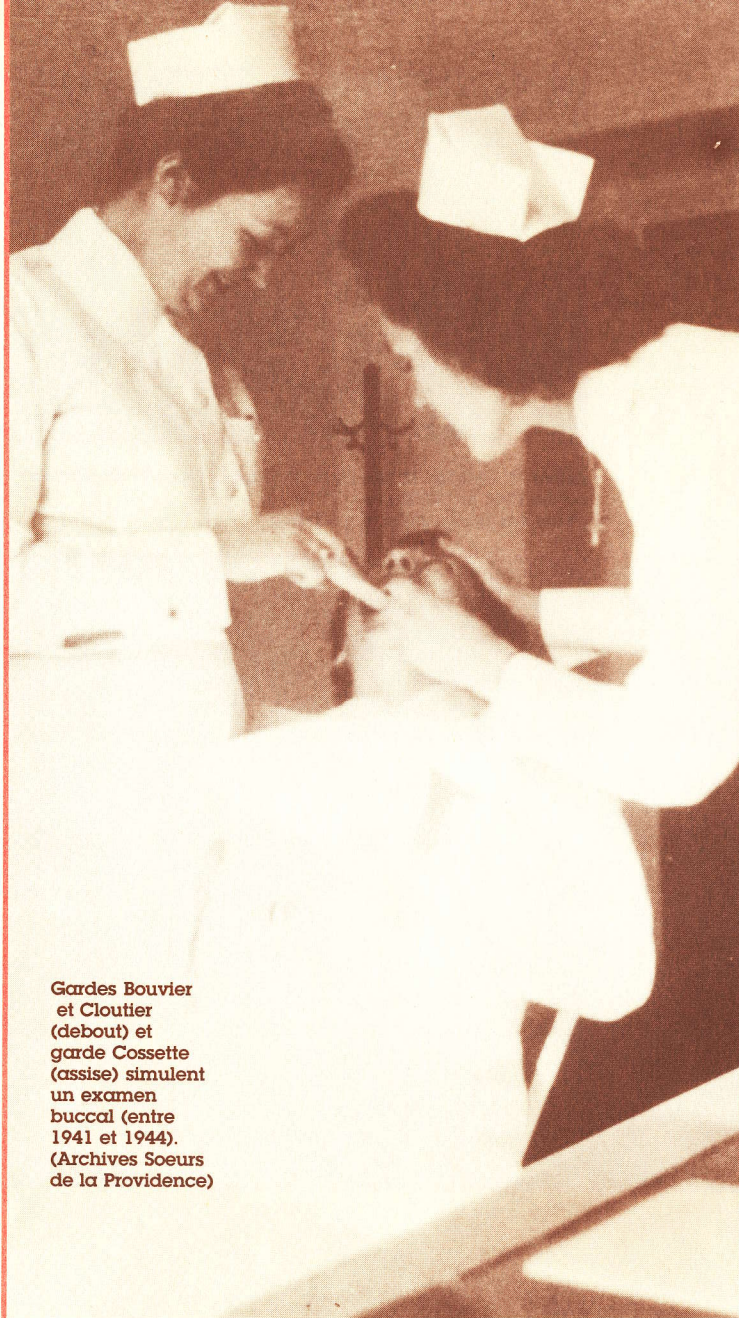
C'est dans la chapelle que se déroule la cérémonie de bénédiction du nouvel établissement par Mgr Joseph Charbonneau, archevêque du diocèse, un dimanche après-midi de septembre. Avant le protocole des discours, l'Harmonie de l'académie Piché — dirigée par le maître de chapelle M. Benoît Verdickt — a exécuté quelques pièces musicales pour un auditoire de plusieurs milliers de personnes.

Dans le livre des signatures conservé par l'administration de l'hôpital, on trouve le texte officiel signé par Mgr l'archevêque: "Nous soussigné, archevêque de Montréal, avons béni le nouvel hôpital Saint-Joseph (...) lequel hôpital a six étages, mesurant 220 pieds de façade et 75 pieds de hauteur, et construit en béton armé recouvert de pierre et de brique."

Parmi les orateurs de marque, il y eut le curé Boileau et le député C.-A. Kirkland, qui affirma que l'hôpital était le rêve concrétisé des religieuses et des médecins depuis de nombreuses années. Après ces discours, on invita la population à visiter les différents services, où les membres du personnel leur donneraient tous les renseignements désirés.

L'abbé Wilfrid Martineau, jusque-là vicaire de la paroisse des Saints-Anges, est nommé pour remplacer le révérend Aimé Malo comme aumônier du nouvel hôpital en décembre 1940.

Le docteur Sylvio Roch, en charge du dispensaire de Lachine jusqu'en 1939, a fait un rapport des cas déclarés de maladies contagieuses entre 1932 et 1939. Il en ressort que depuis 1935, ces maladies sont en rapide régression, par exemple il y a trois fois moins de cas de scarlatine, deux fois moins de cas de rougeole, et la coqueluche a diminué fortement — mais le Dr Roch a constaté une remontée de la rubéole récemment; il faut dire que la population néglige souvent de déclarer ces maladies au bureau d'hygiène, ce qui aggrave les risques de contagion. Le docteur ajoute dans son rapport qu'il y a eu un déclin important de la fièvre typhoïde suite à l'installation d'un filtre municipal en 1932. La baisse des cas de tuberculose est elle attribuée au bon travail du person-



Gardes Bouvier
et Cloutier
(debout) et
garde Cossette
(assise) simulent
un examen
buccal (entre
1941 et 1944).
(Archives Soeurs
de la Providence)

nel du dispensaire. Ce dispensaire est équipé d'un rayons X et bénéficie d'octrois gouvernementaux.

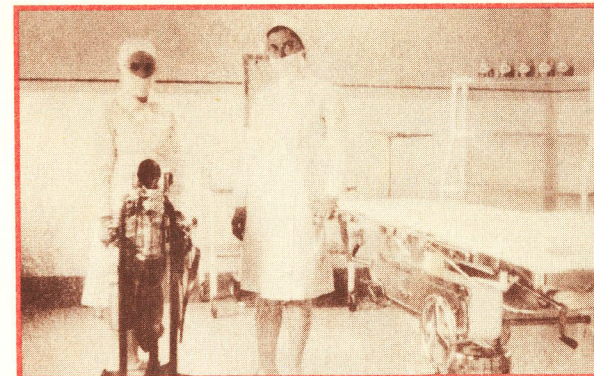
La clinique d'inspection scolaire a elle aussi produit un bilan à la fin de 1940; elle signale ainsi 1 200 visites à domicile entre 1938 et 1940; et 8 170 examens d'élèves. Certaines maladies sont à la hausse chez ceux-ci: amygdalites, troubles de vue, carie dentaire. Au moyen de la pesée régulière dans les écoles, le personnel arrive à dépister les enfants souffrant de dénutrition, et à en aviser leurs parents. La commission scolaire de Lachine a des préoccupations plus immédiates en ce mois de décembre. Une épidémie de grippe généralisée à Montréal amène un absentéisme très élevé; la Commission décide alors de devancer de quelques jours la fermeture des écoles pour les vacances de Noël.

Le personnel médical se dote d'un nouveau comité lors de l'assemblée annuelle de novembre 1940. Le Dr Kirkland est élu président, Dr Williams, vice-président et Dr. A. Archambault, secrétaire. Le Messageur écrit: "environ 25 médecins sont en service à l'hôpital (...) bientôt tous les départements seront organisés et des médecins seront rattachés à chaque département"

Certains médecins reçoivent des mentions particulières, tel le docteur R.-A. Archambault, honoré d'une médaille par l'Ordre des Fils d'Italie du Canada en reconnaissance de ses services médicaux pour les membres de leur loge depuis quinze ans.

Janvier 1941 marque la reconnaissance officielle du Syndicat des employés catholiques d'hôpitaux par l'administration de l'hôpital. La première convention légale nous éclaire sur les conditions de l'époque. La plupart des employés pouvaient être nourris et logés s'ils le désiraient. Au bout d'un an de service, ils avaient droit à une semaine de vacances; les jours fériés désignés dans la convention étaient le Jour de l'An et Pâques — on ne mentionne pas la Noël. La semaine régulière de travail était de 54 heures; les heures supplémentaires étaient rémunérées à temps et demi. Les uniformes blancs étaient fournis et blanchis par l'hôpital. En

Banquet annuel des médecins de l'hôpital St-Joseph, en janvier 1950.
(Archives du C.H.L.)



Garde G. Cloutier et une autre infirmière en salle d'opération
(entre 1941 et 1944).
(Archives Soeurs de la Providence)



cas de bris ou perte d'un article appartenant à l'hôpital, aucune retenue sur le salaire ne pouvait être effectuée. Enfin, l'administration devait fournir une nouvelle liste des employés et des salaires au syndicat, tous les deux mois.

La structure du personnel différait de celle d'aujourd'hui: les employés de soutien relevaient soit du groupe féminin (aides de cuisine, de buanderie, couturières), soit du groupe masculin (chauffeurs d'ambulances, manoeuvres, employés d'ascenseur, aides-cuisiniers...). Le groupe des infirmières diplômées se répartissait en deux services: le jour, de 7 h 00 à 19 h 00 — avec deux heures de repos; la nuit, de 19 h 00 à 7 h 00 — avec une demi-heure de repos. Après deux ans de service, les infirmières recevaient 50 \$ par mois.

Dès la première année de fonctionnement du nouveau site, les hospitalières doivent voir à des améliorations. En avril 1941, la supérieure soeur Godefroy d'Amiens adresse une requête sur différentes questions au directeur des Finances de Lachine, M. René Laberge. Elle désire aviser les compagnies de chemin de fer que le sifflet des locomotives est trop intense dans le voisinage de l'hôpital Saint-Joseph; par la même occasion, elle demande qu'on fasse réinstaller les enseignes "SILENCE!" en bordure de la bâtisse. Les visiteurs de l'hôpital demandent à leur tour qu'on place un arrêt d'autobus sur la 16e avenue pour leur en faciliter l'accès.

On achète au mois d'avril un cardiogramme Victor X-Ray; en juin, c'est un appareil à coagulation pour le service d'urologie du Dr Marcel Legault.

Soeur Godefroy D'Amiens fait aménager un vaste caveau à légumes en septembre, "dans le but de bénéficier des prix d'automne, de préserver les fruits en conserves et surtout en prévision d'une disette possible à cause de la guerre."

Eh bien, les premiers travaux d'aménagement débutent deux ans après l'inauguration du nouvel hôpital... Il s'agit des premier et deuxième étages, où on veut établir les quartiers des gardes-malades et des aides séculières l'été prochain.

La formation se poursuit

La décennie 1940-50 témoigne d'une activité intense à l'École des infirmières et de son prestige à l'échelle régionale: plusieurs années d'affilée, sur les 16 écoles du district, l'hôpital St-Joseph reçoit le trophée de l'Université de Montréal pour les meilleurs résultats de finissantes, et plusieurs d'entre elles reçoivent l'insigne du lieutenant-gouverneur pour avoir été premières de leur promotion à Montréal. Notons qu'avant 1942, le trophée n'avait jamais été décerné en dehors des grands hôpitaux de Montréal.

Devenue directrice de l'école en 1931, soeur Paul-du-Sacré-Coeur devient avantageusement connue dans la communauté des écoles d'infirmières — en 1942, c'est elle qui représente l'Association des gardes-malades enregistrées durant les examens universitaires. Elle voit au bon déroulement de tout le processus des examens terminaux.

En juin 1943, année du centenaire de l'Institut de la Providence, 13 finissantes assistent à la collation des diplômes de l'Université; deux religieuses de la paroisse et soeurs de Ste-Anne, soeurs Stella-Marie et Marie-Benjamin, sont première et deuxième de leur promotion; garde Thérèse Julien, aussi de Lachine, arrive bonne troisième.

Fin août, 400 personnes assistent à la cérémonie en l'honneur des graduées de l'hôpital St-Joseph, qui revêt un cachet spécial à cause du centenaire de la communauté.

Le Dr Lacharité, chef du bureau médical, remet alors l'insigne du lieutenant-gouverneur à soeur Stella-Marie. Plusieurs autres prix sont remis aux finissantes, suivant la tradition: livres, crucifi, et petit buste de Jeanne Mance, la pionnière des hôpitaux de Montréal.

Quels furent les résultats de la promotion de 1944? Je vous le donne en mille... mais oui, trois jeunes graduées de l'hôpital ont obtenu les trois meilleurs résultats académiques et l'écusson de l'Université de Montréal demeure encore à Lachine, où il risquait de faire vieux os! C'est Mgr Charbon-

neau qui vint présider la fête pour l'occasion, et le Dr Antonio Samson et M. Anatole Carignan firent d'éloquents discours. L'événement coïncidait avec la clotûre des fêtes civiques et religieuses de Lachine (le Congrès eucharistique), auxquelles avait assisté l'archevêque. À la sortie, tout le monde se rendit assister au fabuleux feu d'artifice sur la place Marquette.

Serment de graduation de l'infirmière :

« Je promets de tout faire en mon pouvoir pour promouvoir la guérison, et ne rien faire qui pourrait nuire au progrès du malade. »

En 1946, l'Association des gardes-malades rédige un projet de loi qui obligera toutes les infirmières à obtenir l'enregistrement et la licence pour exercer leur profession. La nouvelle loi assure dorénavant la protection des membres de l'Association et du public. Elle leur confère un statut professionnel légal équivalent à celui des membres du Collège des médecins et chirurgiens de la Province.

Quelques conseils d'hygiène du Soin des malades: principes et techniques, paru en 1947 et préparé par les Soeurs de la Charité et les Soeurs Grises :

Un bain journalier favorise l'élimination; prenez un bain chaud au coucher pour éviter les refroidissements;

Le chant est un bon exercice respiratoire, à recommander surtout chez les mélancoliques, car il engendre l'optimisme;

Il faut avertir qui de droit si on souffre d'une maladie contagieuse — c'est un devoir de conscience de se conformer alors aux règlements d'isolement;

Une personne qui accomplit un travail sédentaire doit avoir un régime à prédominance végétarienne;

L'exercice physique est le régulateur de la nutrition; il accélère les échanges;

Se coucher avec un seul oreiller sous la tête est à conseiller surtout aux personnes qui se sont livrées à un travail intellectuel intense.

Les règles d'admission telles que prescrites en 1948, étaient la 11e année ou la 4e année du High School (Ontario)

pour toutes les aspirantes étudiantes.

Pour tenir une école, un hôpital devait avoir au moins 100 lits et recevoir 60 patients par jour. La durée du cours demeurait toujours de trois ans.

« En vue de répondre au désir déjà exprimé d'avoir de nombreux professeurs dans une même école, favorisant le terrain propre à la vraie culture intellectuelle de nos étudiantes infirmières », plusieurs médecins de l'hôpital acceptent de leur donner des cours bénévolement dès le début septembre 1948. Ces cours apportent une dimension plus variée au curriculum des étudiantes. Parmi les médecins-professeurs réguliers, on retrouve à cette date les docteurs L.-H. Gatién (anesthésie), A. Samson (orthopédie), M. Lachance (chirurgie), A. Larocque (théorie médicale); soeur Joseph-Alphonse donne les cours de diététique, Mlle M.-A. Trudeau enseigne les principes de physiologie et d'hygiène, soeur Marie-Albini traite de l'étiquette professionnelle et l'aumônier de l'hôpital, l'abbé René Desjardins, s'occupe des cours de religion et de morale.

La 18e réunion annuelle de l'Amicale des gardes-malades de l'hôpital, se tint le 8 décembre 1948. Fondée dès les débuts de l'école, l'Amicale favorisait le maintien des liens entre les diplômées et leur Alma Mater. Une partie de cartes annuelle leur permettait aussi de recueillir des fonds pour les activités des futures diplômées.

Le même jour, les élèves terminant leur période de probation font l'objet d'une cérémonie spéciale, la prise de coiffe. La fête durait toute la journée : un repas spécial au midi avec remise de souvenirs aux probantes, et une séance musicale en soirée suivie d'un goûter au salon des infirmières.

Un don des amicalistes va permettre à la directrice de l'école, soeur Marie-Albini, d'acheter un squelette lumineux « articulé et durable » pour les étudiantes, au début de l'année 1949.

Les hospitalières invitent le Conseil municipal à venir assister à la collation des diplômes en juin 1950, au collège Ste-Anne, alors que 10 demoiselles — dont 3 de la région — obtiennent leur grade. L'histoire ne dit pas combien de ces



Docteur Marcel Nantel, omnipraticien/obstétricien. (Début des années 50). (Archives du C.H.L.)

Garde Alice Valois (Bello), graduée en 1953. (Archives du C.H.L.)



Garde Rollande Bélanger (Walker), graduée en 1943. (Archives du C.H.L.)



L'hôpital St-Joseph pavoisé en l'honneur du Congrès Eucharistique régional tenu à Lachine en 1944. (Archives du C.H.L.)

messieurs assistèrent à la fête...

En avril 1951, des brevets universitaires sont remis à trois de ces demoiselles qui ont réussi les stages obligatoires au Sacré-Coeur-de-Cartierville et à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu : Mlles Thérèse Cree, Albertine Desmarais et Françoise Millette.

La 32^e assemblée annuelle de l'Association des infirmières de la Province, tenue en avril 1952, accueillait cette année-là le ministre fédéral de la Santé, l'Honorable Paul Martin. Celui-ci décrit ainsi le nouveau défi de l'infirmière : « On lui demande aujourd'hui de dispenser avec une précision impeccable des soins plus compliqués et plus importants que le médecin n'en dispensait il y a 100 ans. »

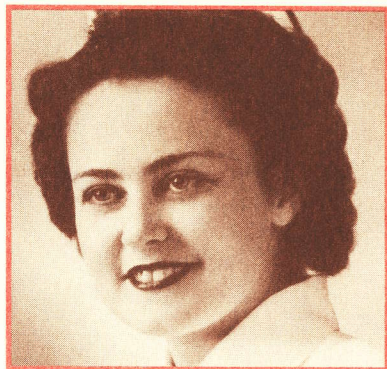
Selon soeur Véronique-du-Carmel, membre de la congrégation des Soeurs de Ste-Anne et diplômée de l'école en 1954, l'institution était surnommée « l'âme » de l'hôpital parce que la majeure partie du personnel infirmier était composé d'étudiantes, et que l'aspect religieux y était omniprésent. La journée d'une stagiaire débutait toujours par l'accueil de la directrice au poste de garde à 7 h 30 le matin, et par la prise des signes vitaux de tous les patients. Les stages faisaient l'objet d'une surveillance continue, et la responsable pouvait survenir à tout moment pour vérifier la qualité et l'exactitude des soins. Soeur Véronique ajoute que les Soeurs de la Providence ont toujours exigé le professionnalisme chez leurs praticiennes, particulièrement dans le domaine de la santé. Les stages qui ont marqué soeur Véronique : l'obstétrique, la pédiatrie, la chirurgie, les pansements, la salle de réveil et l'urgence; à l'extérieur de l'hôpital, il y avait les stages en psychiatrie et à l'hôpital des maladies contagieuses. En tant que témoin de l'époque de la création des services et départements, soeur Véronique nous dit que « l'on sentait une amélioration de la technique et de la dispense des stages; les exigences devenaient plus précises ».

Pour les stagiaires comme pour les infirmières, le secret professionnel était un précepte sacré : seul le médecin devait prévenir le malade ou ses proches lorsque nécessaire. À leur tour, les médecins avaient le souci de rendre leurs ouailles les



Docteur Antonio Samson, orthopédiste. (Début des années 50). (Archives du C.H.L.)

Garde Yvette Pothier (Hunecult), graduée en 1949.
(Archives du C.H.L.)



Garde Claire Grandmaison
(Lavoie), graduée en 1955.
(Archives du C.H.L.)

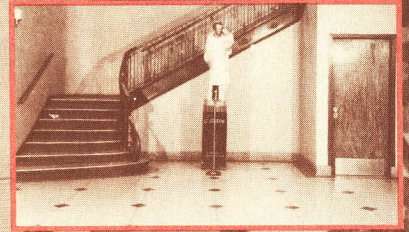
Quelques Dames patronnesses accompagnées de leur mari, médecins de l'hôpital,
au début des années 50.



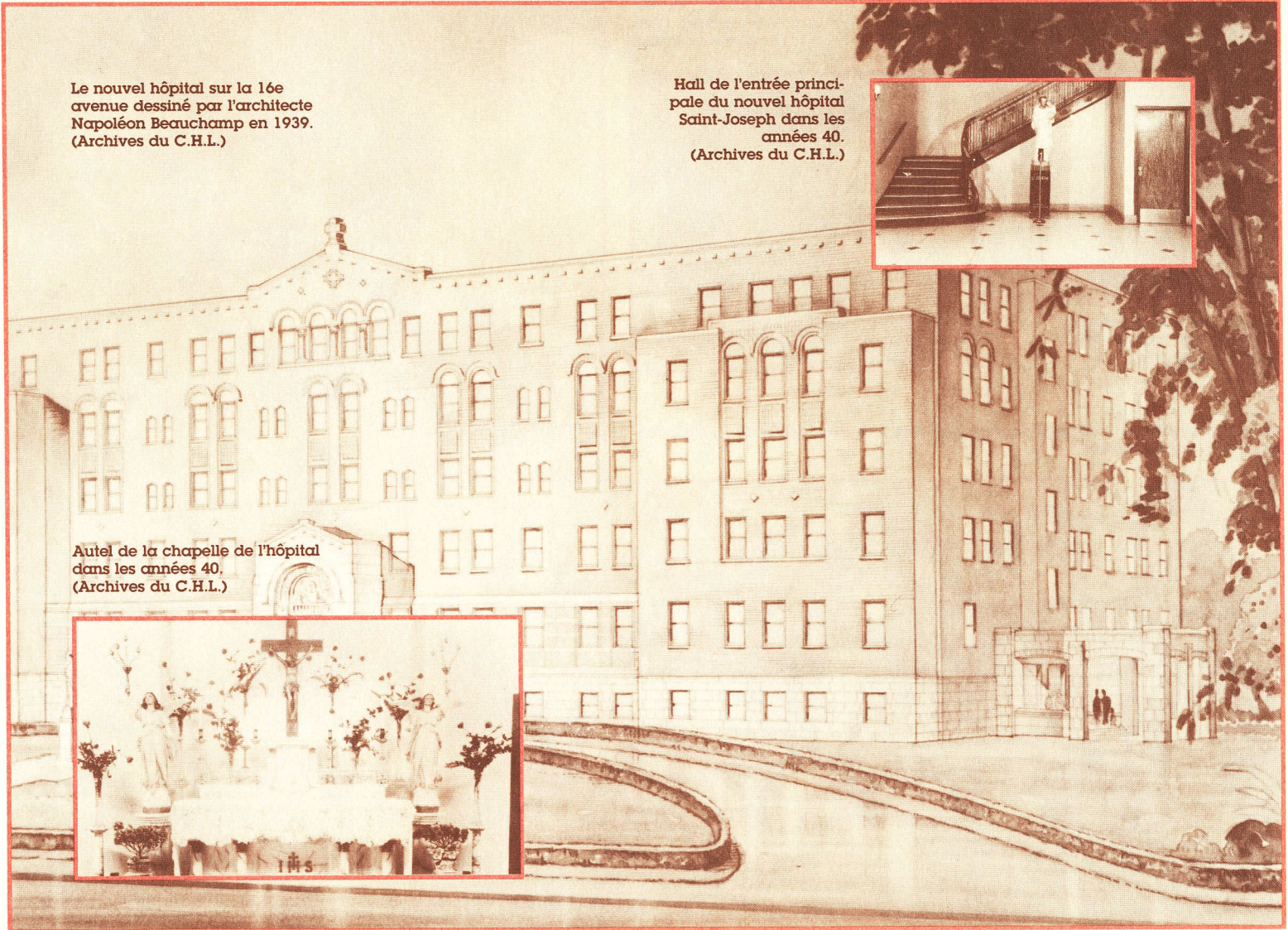
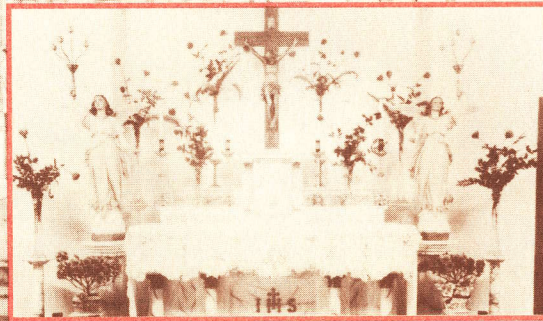
Docteur Georges Lewis,
anesthésiste. (Début
des années 50).
(Archives du C.H.L.)

Le nouvel hôpital sur la 16e
avenue dessiné par l'architecte
Napoléon Beauchamp en 1939.
(Archives du C.H.L.)

Hall de l'entrée princi-
pale du nouvel hôpital
Saint-Joseph dans les
années 40.
(Archives du C.H.L.)



Autel de la chapelle de l'hôpital
dans les années 40.
(Archives du C.H.L.)



plus compétentes possible, en faisant toutes les démonstrations médicales exigées.

Voilà comment devait être l'infirmière au cours des années 50 : la robe changée tous les jours, bien blanche et bien repassée, bas et souliers blancs, coiffe immaculée (et sans ruban pour les stagiaires), aucun bijou (sauf une montre). « La mante, le médaillon, l'insigne, le monogramme et l'écusson de l'école étaient reçus après la période probante de trois mois. »

Parmi les professeurs de 1952 à 1955, soeur Véronique put connaître, entre autres, le docteur R.-A. Archambault, surnommé le « papa des malades », les Drs Charles Décary, Marc Lachance, Marcel Nantel et Nantel Garon, qui était le seul médecin du comté de Jacques-Cartier, à l'époque, à détenir un certificat en obstétrique du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec.

Grande collation de diplômés en juin 1953; 15 finissantes sont honorées par une cérémonie en l'église Très-Saint-Sacrement, et plus de mille invités assistent à la réception du collège Ste-Anne que préside le Dr Lachance. Parmi les prix décernés, on note l'éthique professionnelle, la bienveillance envers les malades, le décorum, etc. Kateri, journaliste féminin du Messenger nous confie : « Heureux, trois fois heureux les malades qui seront confiés aux soins de ces sympathiques infirmières. »

Toujours en juin, un important Congrès des hôpitaux catholiques du Québec tient ses assises durant trois jours : les hospitalières, médecins et infirmières, visitent tour à tour les conférenciers et les kiosques d'exposants pour s'informer des plus récents progrès du domaine médical.

Le salon des infirmières accueille plusieurs religieuses de la congrégation de Ste-Anne à la fête de la graduation de septembre 1954; une de leurs consœurs, Véronique-du-Carmel, s'est mérité de nombreux prix pour ses résultats remarquables; aussi, ses six compagnes infirmières reçoivent plusieurs prix, aux dires du Messenger du 19 septembre 1954, parmi lesquels : des billets de monnaie, des volumes, des

chapelets de roses, des thermomètres...

Une infirmière graduée de l'école en 1958, garde Desgroseillers-Ménard, se souvient de deux compagnons de route fidèles pour les étudiantes : Oscar, le squelette qui servait pour les démonstrations du système osseux, et Philomène, le mannequin sacrifié aux mains des stagiaires au cours des pratiques. Garde Ménard se souvient également des quartiers pour les étudiantes résidentes, aux 2e, 4e et 6e étages.

Avril 1957, on déplace tous les locaux des étudiantes au 2e étage et quelques chambrettes sont réaménagées au 6e. Une diététicienne accréditée par le ministère de la Santé vient maintenant donner des cours théoriques et pratiques. Le 25 novembre, fête de la Ste-Catherine, est dédié cette année aux finissantes de l'école.

Le 7 septembre 1958, c'est la journée de graduation de la promotion de garde Ménard. La journée commence, le matin, par une messe dédiée aux infirmières. Le midi, un menu spécial est composé en leur honneur et présenté sur un carton plié, à la forme du blason de l'école, avec une acrostiche au nom de chacune d'elles. La journée de fête se poursuit, en après-midi, avec la « distribution des prix », dont le programme comprend un hommage aux diplômées, du docteur Jean Martin, président du bureau médical, et le palmarès des prix spéciaux, par le docteur Roland Dupuis. La soirée passe rapidement entre la prise de coiffe à la chapelle de l'hôpital, officinée par l'aumônier, où l'on procède à la bénédiction des médailles, et à la remise des coiffes, mantes et médailles; et la collation des diplômés, qui se déroula cette année-là, en l'église Notre-Dame de Montréal. Sous la présidence du cardinal Léger, les graduées de plusieurs hôpitaux firent leur serment professionnel et récitèrent la « promesse de Jeanne Mance ».

En 1959, un dépliant informatif sur les conditions d'admission et d'enseignement de l'École est imprimé, dans le but d'accroître le recrutement des élèves infirmières. Le Messenger de Lachine, au mois de juillet de la même année, en rapporte les détails, avant la nouvelle rentrée.

Garde Laurette
Desgroseilliers (Ménard)
en stage de pédiatrie, en
1957.
(Collection privée: Mme
L. Ménard)



Garde Yolande
Lamarche (Gallant),
graduée en 1954.
(Archives du C.H.L.)



Garde
Thérèse
Julien (Bron-
sard),
graduée en
1953.
(Archives
du C.H.L.)



Docteur Charles Décary,
interniste spécialisé en
cardiologie. (Début des
années 50).
(Archives du C.H.L.)



On y apprend que les dépenses pour la durée du cours de trois années montent, à cette époque, à 300 \$, ce qui comprend le prix des volumes et des uniformes. Le logement, la pension et le blanchissage sont offerts gratuitement! La première année, l'étudiante reçoit une allocation de quatre dollars par mois, qui augmente à six, la seconde année, puis à huit dollars, la dernière.

Au sujet des heures de travail, « les premiers mois qui suivent l'admission, le temps de l'élève se partage entre les salles de cours et les départements de la résidence où elle se prépare intensément à sa vie future et à la mise en pratique des principes du nursing appris ». Après trois mois, les étudiantes régulières pratiquent six heures et demie par jour auprès des malades, et suivent une ou deux heures de cours par jour.

Malgré cet effort de publicité face à la baisse de la clientèle, l'année suivante les inscriptions à l'École sont encore insuffisantes. Alors que l'Association des infirmières de la province de Québec exige un minimum de dix élèves au début de l'année scolaire, en juillet, seulement cinq personnes se sont inscrites.

Le manque de chambres individuelles pour les étudiantes, fait qu'elles préfèrent s'inscrire dans d'autres écoles. En outre, l'hôpital, toujours à cause de l'exiguïté des locaux disponibles pour les infirmières, ne peut plus rencontrer les exigences spécifiques de l'Association des infirmières, relativement à l'installation des laboratoires de physique et de chimie.

Toutes ces raisons conjuguées obligent l'école de formation, en 1960, à fermer ses portes. C'est ainsi que se tourne une page d'histoire de l'école de l'hôpital St-Joseph. Mais l'histoire n'est pas terminée, car le cours d'infirmières sera rapidement remplacé par un cours de gardes-malades auxiliaires.

Les années d'après-guerre

Quelques événements d'envergure méritent d'être mentionnés pour cette période.

Le Congrès de l'Association des médecins de langue française tient ses assises en septembre 1942. Plus de 140 causeries sont prononcées dans six hôpitaux de Montréal. 1 700 membres des personnels médical et infirmier y assistent, dont plusieurs employés et employées de notre hôpital.

À la fin de septembre, on inaugure une clinique d'orthopédie qui sera dirigée par le Dr Antonio Samson, et qui fonctionnera une demi-journée par semaine. Les infirmières forment un groupement encadré par la Ligue d'Action catholique, qui s'appelle la Jeunesse Indépendante Catholique Féminine (J.I.C.F.) La première assemblée de ce mouvement a lieu ici en octobre 1942. Mgr Valois, président d'honneur, a choisi l'hôpital puisque son école d'infirmières a été la première à joindre l'Action catholique. L'objet de la discussion est la mentalité de l'élève infirmière à l'égard de sa religion, sa profession, de ses collègues et ses malades. Au cours de ce même mois, se tient une réunion des techniciennes en rayons X de la région, de nouveau à l'hôpital.

Dès janvier 1943, notre établissement apparaît sur la liste officielle publiée par l'American College of Surgeons des hôpitaux portant la mention « A », c'est-à-dire « parfaitement outillés pour répondre à tous les genres de traitements de nature à aider les patients ». (*Chroniques*, p. 26, vol. II).

Au mois d'avril suivant, le Conseil local demande l'autorisation d'affilier l'établissement à l'Association d'hospitalisation du Québec, aussi connu sous le nom de Croix-Bleue.

Et enfin, à partir du 1er avril, l'hôpital voit son taux d'Assistance publique par patient grimper de 1,34 \$ à 2,00 \$, après 15 années de statu quo. Les mentalités changent, mais lentement...

1944 est une année mémorable pour Lachine; le maire Carignan, profondément attaché à la tradition historique, planifie une période de festivités pour la population, en mémoire de la fondation de la paroisse en 1669. En mai, M. Anatole Carignan organise une soirée patriotique avec le concours de la Société St-Jean-Baptiste pour instruire les

citoyens sur « l'histoire de notre héroïque cité ».

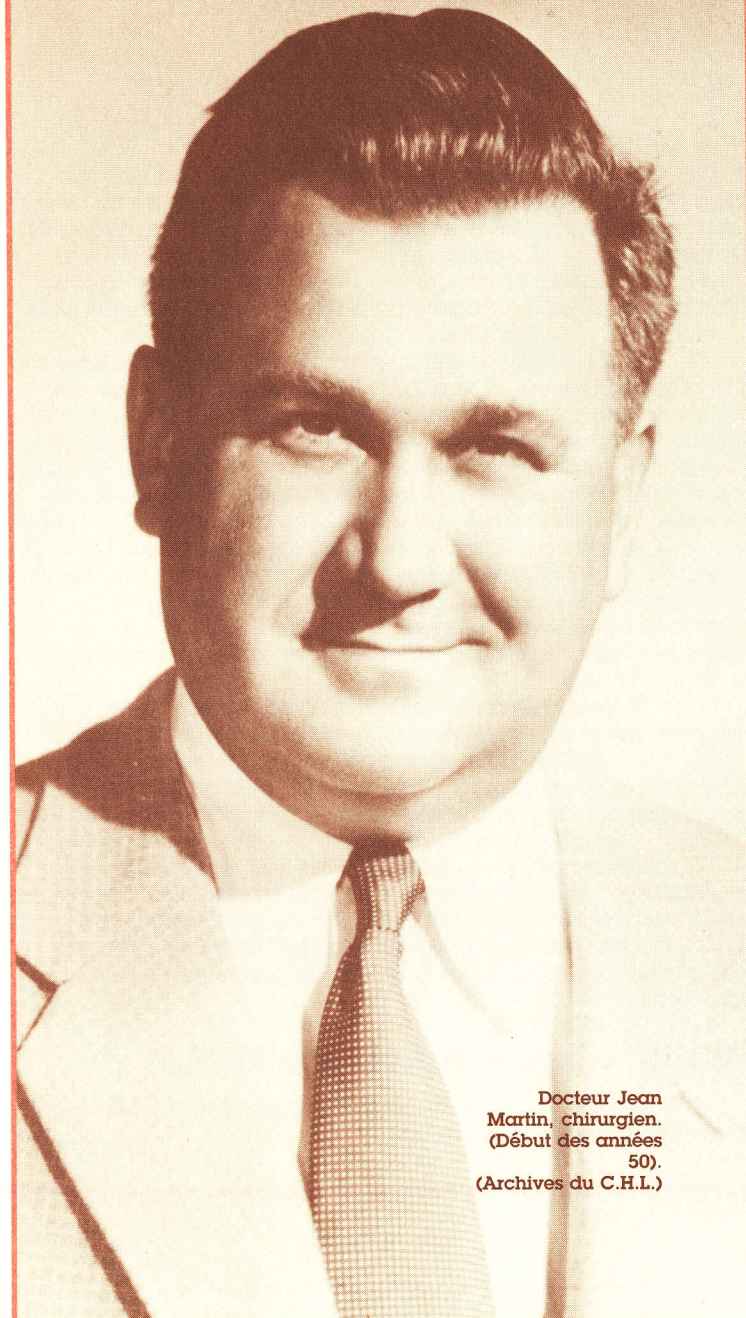
Le 25 mai 1944, le Messenger nous annonce les festivités :

En même temps que ces fêtes profanes du 275e, se déroule un grand Congrès eucharistique régional, du 14 au 18 juin. L'événement permit à plus de 100 000 fidèles de témoigner collectivement de leur foi au pied du trône (reposoir) eucharistique. Pour couronner ces manifestations, il y eut le 11 juin, un Festival des corps de musique du Québec qui réunit pas moins de 15 fanfares! Et du 12 au 23 juin, un gala historique ou « pageant » regroupant 300 acteurs et chanteurs « et qui s'alimente aux sources mêmes de l'histoire locale et régionale ». (Messenger, 25 mai 1944).

Pour rendre ces fêtes encore plus mémorables, les comités civique et religieux pressent les citoyens de décorer leurs immeubles aux couleurs papales (jaune et blanc) pour le centre des façades, et aux couleurs civiles (rouge et bleu) pour les côtés. Les accessoires suggérés sont : drapeaux, écussons, banderoles, papier crêpe... « Si toutes les maisons sont pavoisées avec simplicité et selon le thème général, (...) le coup d'oeil sera magnifique. » À la fin mai, partout les organisateurs s'activent pour assurer le succès des fêtes. Des volontaires participent à la construction du reposoir et de 25 000 bancs pour l'assistance dans le parc Lasalle, d'autres construisent des arches pour le passage de la procession aux flambeaux. Une préparation spirituelle au congrès est aussi assurée par les curés des paroisses qui y participeront.

« Le Reposoir Sanctuaire constitue un important monument de 200 pieds de largeur et 20 pieds de hauteur. Le baldaquin (qui le recouvre) est une courtoisie de la Cie Dominion Bridge... d'un style tout à fait moderne, la construction une fois achevée sera le plus beau monument élevé à la gloire de l'Eucharistie depuis les fêtes de 1910 ».

Juste avant l'ouverture du congrès, se tient l'inauguration des fêtes du 275e qui débutent par le festival musical des 800 musiciens de l'Association des fanfares amateurs. Des haut-parleurs disposés un peu partout, per-



Docteur Jean
Martin, chirurgien.
(Début des années
50).

(Archives du C.H.L.)

mettent au personnel et aux patients de l'hôpital d'assister de loin aux concerts. En soirée, 15 000 personnes défilent en procession au cimetière de Lachine en souvenir des fondateurs et familles des colons disparus. Un message du premier ministre, l'Honorable Adélard Godbout, vient saluer l'ouverture du Congrès eucharistique. C'est le curé Aimé Boileau qui préside le congrès, assisté de l'archevêque Mgr Charbonneau. Une messe solennelle a lieu à minuit le 15 juin, en l'église des Saints-Anges. Tout au long du rassemblement, se tiennent des forums d'étude, des heures dialoguées et des démonstrations liturgiques; le thème de l'Eucharistie et la famille y est soulevé à plusieurs occasions. Le vendredi en fin d'après-midi, on célèbre une heure sainte pour les malades, dirigée par le père Gabriel Chaput. Le samedi 17 juin, il y a au programme une heure dialoguée consacrée aux gardes-malades, et animée par le père Louis-Philippe Audet.

Le dimanche à 10 h du matin, il y eut la messe pontificale, chantée par la chorale des Saints-Anges et accompagnée par l'Orchestre philharmonique de Montréal sous la direction de M. Benoît Verdickt, maître de chapelle. Le sermon fut délivré par l'abbé G. Miville-Déchesne, et le sujet : « Le foyer, jardin des vocations ». En fin de journée se tint une bénédiction solennelle des malades au reposoir-sanctuaire. En soirée, ce fut la procession aux flambeaux à travers la cité pendant deux heures, avec Mgr Charbonneau en tête portant le Très Saint Sacrement.

Une délégation de gardes-malades de l'hôpital Saint-Joseph fit partie officiellement de la procession. Parmi les quatre marguilliers qui guidaient l'abri roulant de Mgr Charbonneau, on reconnut le vieux docteur Ernest Décary, MM. Joseph Laplante, Hector Cadieux et J.-H. Deslauriers. Parmi la galerie des personnalités qui ont assisté à la cérémonie, on peut mentionner Mgr Lawrence-Patrick Whelan, évêque auxiliaire de Montréal; l'abbé Albert Gariépy de la paroisse Saint-Sacrement, les abbés visiteurs des écoles, MM. Schetagne, Desrochers, Dussault et Desjardins, et le père Émile Jarry, aumônier du couvent des Soeurs de Ste-Anne; le maire

Carignan et les conseillers, et M. Albion Jetté, gérant du rayon des articles religieux chez Dupuis Frères, qui représentait les différents ordres de chevalerie.

Selon le curé Aimé Boileau, le Congrès fut un « immense succès ». L'assistance aux cérémonies de clôture fut si nombreuse, au dire des policiers, que plusieurs personnes ne sont rentrées qu'à trois heures du matin, à cause de l'encombrement des lignes de tramways.

En octobre 1944, l'hôpital rend hommage publiquement à l'une de ses pionnières, soeur Sophie Chiasson qui fête ses cinquante ans de vie religieuse. Plusieurs membres de la population en profitent pour lui témoigner leur gratitude.

Sr Chiasson oeuvre à l'hôpital depuis 27 ans.

L'Annuaire des hôpitaux catholiques pour 1944 nous donne les informations suivantes : les services de soutien professionnels existants alors sont le laboratoire clinique, l'électrocardiogramme, le métabolisme basal, les rayons X, la clinique d'urgence et les archives médicales; le personnel est composé de 42 religieuses, 62 infirmières laïques (dont 52 étudiantes), 47 employés salariés des deux sexes, et d'un aumônier. On consacre annuellement en salaires environ 75 000 \$. De juillet 1943 à juillet 1944, on dénombre 2 880 admissions, pour 6 860 jours d'hospitalisation.

En 1944, Lachine compte 27 100 habitants. Un tableau statistique des populations desservies par l'institution cette année-là indique la provenance géographique des usagers. Mis à part Lachine — le plus important bassin de population — on identifie 10 300 résidents de la Rive-Sud (Châteauguay et environs), 10 980 résidents de l'ouest de l'île, et 7 870 résidents des villes avoisinantes (Dorval et Ville St-Pierre). Au total, cela fait un bassin de population de près de 56 200 habitants!

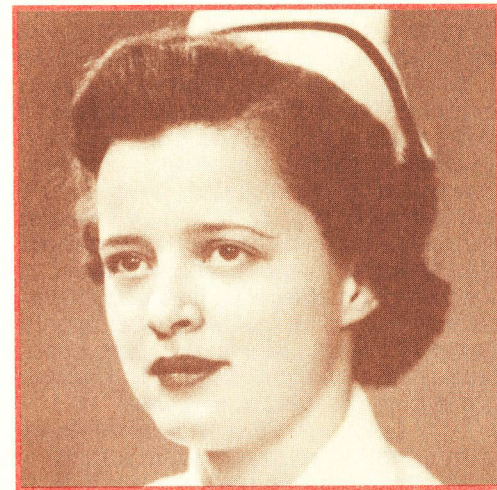
On fait asphalté la chaussée devant l'hôpital et sur l'allée centrale par Lagacé Quarry, à l'automne 1945. Pour le personnel et la population en général, c'est un signe de progrès très apparent...

En 1946, l'établissement reçoit une nouvelle classifica-



Docteur Marcel
Champoux,
omnipraticien et
assistant du Dr
Samson en
orthopédie. (Début
des années 50)
(Archives du C.H.L.)

Garde Aline Labelle,
graduée en 1952.
(Archives du C.H.L.)



Garde Thérèse Faubert
(Lequeux), graduée en 1946.
(Archives du C.H.L.)



tion reliée à l'Assistance publique, concernant les nouveaux-nés de parents indigents. Cette cote donne droit à un octroi équivalent à deux semaines de séjour pour le soin de ces bébés.

L'année suivante apporte quelques modifications dans la structure du personnel, qui comprend : 35 religieuses, 75 infirmières et élèves infirmières, 46 employés salariés.

Parfois, il peut suffire d'achats minimes pour amener de grandes améliorations : ainsi en juin (1947), l'achat d'une petite table d'opération pour les nombreux cas de chirurgie mineure permet de décongestionner et de faire fonctionner les quatre salles d'opération en même temps. Au mois d'août, la pouponnière obtient un resuscitateur pour l'asphyxie des nouveaux-nés.

À partir de 1948, l'hôpital maintient sa propre banque de sang; ceci nécessite l'achat d'un distillateur pour l'approvisionnement en eau distillée, qui servira aussi à l'urgence et à la pharmacie. À la fin de novembre 1949, l'administration signe une entente avec la Croix-Rouge en vue de l'approvisionnement de sang et de plasma. Le service est inauguré en décembre 1951; la Croix-Rouge livre gratuitement les bouteilles et instruments de transfusion et, une fois par semaine, s'occupe de plus de la stérilisation et de l'entretien de ces instruments. Pour sa part, l'hôpital doit fournir des rapports statistiques sur l'utilisation de la banque de sang, à la Société. En mars 1953, on lance un appel aux citoyens de la région pour donner régulièrement du sang aux cliniques organisées.

Depuis 1941, la structure de la main-d'oeuvre et la structure salariale ont beaucoup évolué. Ces changements appellent forcément une mise à jour importante de la convention de l'A.E.H.C. Les années de service déterminent maintenant le taux salarial de tous les employés. Les groupes se spécialisent : employés des cuisines, de la buanderie, employés de bureau (sténo-dactylos, caissiers), employés spécialisés (aides de laboratoire, de physiothérapie, de dispensaire, de pharmacie...), employés d'entretien

(réfectoier, portier, gardiens de département, jardinier...). Le salaire minimal est de 30 \$ par semaine, et la semaine de travail est de cinq jours et demi... on travaille toujours les samedis matins!

L'évolution en marche

Le début des années 50 voit l'hôpital St-Joseph se diriger vers une reconnaissance de la part de la Commission conjointe d'accréditation des hôpitaux. Ce comité, né de l'American College of Surgeons, par son programme de normes hospitalières, veut établir à travers les hôpitaux du pays, des standards permettant de hausser et de mieux contrôler la qualité des soins prodigués aux malades.

La demande d'accréditation faite, la visite annuelle du représentant officiel de la Commission permettait à l'administration religieuse et au corps médical de l'hôpital de mettre à exécution ses conseils et recommandations. Car, comme le rapporte les Chroniques des religieuses de cette année, « pour l'obtention du certificat, l'examen est porté sur des centaines de questions auxquelles l'Administration doit donner les réponses par des preuves tangibles, en ce qui se rapporte non seulement aux plans, à la valeur de la construction à l'épreuve des incendies, mais en ce qui concerne l'organisation matérielle des divers départements, le bon fonctionnement des services organisés, la nourriture, etc. »

Néanmoins, cela ne fit pas reculer notre établissement qui, en 1953, avait déjà sa pleine accréditation. Il est bon de se rappeler qu'à la même époque moins de 28 % des hôpitaux québécois avaient été accrédités. C'est en effet ce que regrette le représentant de la Commission auprès des hôpitaux, le Dr Jean-Jacques Laurier, qui attribuait cette situation au fait que plus de la moitié des hôpitaux avaient négligé de faire la demande en ce sens.

Une des priorités essentielles dont l'hôpital dut

s'occuper fut d'organiser les services : chirurgie, médecine, obstétrique, pédiatrie, etc. Selon la Commission, on devait nommer à la tête de chacun de ces services, la personne la plus apte, tant par sa formation reçue que par son expérience pratique à en détenir la charge. Ces chefs de service devaient se réunir périodiquement en comités et faire un rapport des activités au bureau médical. Ceci leur donnait la possibilité, toujours selon la Commission, de contrôler les techniques des soins donnés dans leur service et par la suite, lors de réunions, de recommander à l'administration l'obtention de médicaments, fournitures, instruments et appareils pour assurer le maximum d'avantages au patient.

La communication entre l'administration de l'hôpital, formée par la supérieure et un conseil de religieuses, et le bureau médical fut établi grâce au comité conjoint. Ce comité permit une amélioration dans les pourparlers entre les deux parties, chose qui n'était pas toujours acquise dans ce genre d'institution; l'organisation du bureau médical donnant au corps médical plus d'impact sur l'administration.

Soeur Hermine-de-Jésus, supérieure de l'hôpital de la fin de 1950 à mars 1953, raconte que cette nouvelle organisation obligeait dorénavant les médecins à se confiner dans une seule branche, ce qui ne leur convenait pas nécessairement. Mais le but ultime de l'accréditation engagea l'appui de chacun.

Et personne ne devait le regretter car dès 1952, le président du bureau médical, le Dr Charles Décary, membre du « American College of Cardiology », note dans le rapport annuel « une amélioration sensible dans la qualité et la somme des soins que l'hôpital peut offrir aux malades et cela grâce à la formation des cadres de travail que sont les services et à l'esprit d'équipe dont les médecins font preuve ».

Les archives médicales étant un autre élément de première importance pour la Commission, un département qui répondait à toutes les exigences d'une classification moderne fut monté à l'hôpital St-Joseph. La bonne tenue de ses dossiers, montrant l'efficacité de chaque médecin, fut sûrement pour

quelque chose dans l'obtention de l'accréditation.

Notons qu'à partir de 1951, des cours d'archives médicales étaient donnés à l'Hôtel-Dieu de Montréal. La religieuse en place à cette date à l'hôpital, soeur Héline-Emmélie, les suivait pour le bénéfice de son département. Au programme on abordait des sujets tels que : personnalité de l'archiviste, tact et courtoisie; les problèmes courants des hôpitaux; la conscience professionnelle; le secret professionnel et le médecin, etc. Plusieurs personnalités et professionnels du milieu, tel le père L. H. Bertrand, s.j., y donnaient des conférences.

En 1954, le Dr J.-J. Laurier, en visite officielle à l'hôpital, est surpris des résultats et des progrès qui y ont été accomplis. Il remarque à cette occasion « la bonne tenue des archives médicales, les progrès de l'administration hospitalière, la bonne renommée des départements scientifiques, l'organisation complétée des différents services et la régularité des assemblées du bureau médical ».

Est-ce pour toutes ces raisons, dont il y avait lieu d'être fier, que la Société médicale de Montréal, en novembre 1955, choisit l'hôpital St-Joseph pour sa réunion annuelle? Il est en tout cas certain, comme on le rapporte dans la revue L'Hôpital d'Aujourd'hui, que « l'événement prend un sens très particulier (pour l'hôpital) puisqu'il est une reconnaissance officielle de sa haute tenue scientifique ». On poursuit en ajoutant que ce geste de la Société hisse ainsi l'établissement au rang des grands hôpitaux métropolitains.

Comme le rapporte si bien le docteur Maurice Lacharité, dans un article de L'Hôpital d'Aujourd'hui de 1955 intitulé « La collaboration à notre hôpital » : « les médecins visiteurs et confrères d'autres hôpitaux déclarent qu'ils sont agréablement surpris de l'esprit d'intimité qui règne ici. Nous leur donnons un peu l'effet d'une grande famille ». Et il rajoute qu'il lui fait plaisir d'affirmer qu'il y règne, en outre, « un réel esprit de collaboration ». N'est-il pas normal alors qu'en 1948, les femmes de ces médecins aient l'idée à leur tour de se grouper en association avec le but : « d'améliorer dans la

mesure du possible, le bien-être des malades, leur rendre plus gai leur séjour à l'hôpital, leur procurer douceurs et divertissements, et aider les pauvres ».

C'est ce qu'on retrouve dans le compte-rendu de la première réunion de l'Association des dames patronnesses de l'hôpital St-Joseph de Lachine qui fut tenue le 29 janvier 1948. L'envoi de lettres par Mesdames Yvonne Lewis et Denise Lachance à toutes les épouses des médecins permit de rassembler un nombre de dames qui vota pour le premier conseil. Madame Georges Lewis en devint la présidente; Mesdames Hubert Ranger et Louis-Henri Gatién furent nommées vice-présidentes ex-aequo; et Mme Marc Lachance tint le poste de secrétaire-trésorière. À d'autres dames fut dévolu la charge de conseillères.

Alors que l'aide des Dames de charité, en 1913, passait par l'intermédiaire du curé et avait un caractère typiquement paroissial, celle des Dames patronnesses est en contact direct avec l'hôpital et dépend entièrement des besoins transmis par la supérieure locale : rien n'est entrepris par les membres sans son consentement.

En plus d'une contribution initiale et de dons de particuliers, les Dames patronnesses eurent recours, pour financer leur association, à des activités diverses. La première fut une partie de cartes qui se tint dans le soubassement de l'église des Saints-Anges le 11 mars 1948. Le rapport de la trésorière note un profit net de 402,22 \$ à cette occasion. En 1950, au moyen de la somme recueillie lors de diverses organisations du même genre, elles se permettaient d'offrir à l'hôpital un système de haut-parleurs Electro-Vox.

Par la suite se succédèrent les parties de cartes, bazars, ventes de charités, parades de mode, déjeuners-causeries, qui sont autant d'événements montrant le dynamisme et le dévouement des membres de cette association. Sans jamais perdre de vue le but qu'elles s'étaient fixé, ces dames « auxiliaires », nom qu'elles prirent en 1954, permirent une présence auprès des malades et une distribution de cadeaux lors des différentes fêtes de l'année, ainsi que l'achat



Garde Rita Viau (Poirier),
graduée en 1951.
(Archives en C.H.L.)



Garde Thérèse Cree
(Comeau), graduée
en 1950.
(Archives du C.H.L.)

d'appareils, d'instruments et de mobiliers plus que jamais utiles au moment où elles apparurent.

Ces femmes avaient pressenti l'importance de leur rôle puisqu'après 40 ans de service le besoin d'auxiliaires bénévoles est toujours aussi présent au sein du centre hospitalier de Lachine.

L'année 1953 voit naître à Lachine, sur le territoire du parc Décarries et du parc Lasalle, deux nouvelles paroisses selon un décret de l'archevêque de Montréal, Mgr Paul-Émile Léger. C'est ainsi que sont créées les paroisses Sainte-Françoise-Romaine et Saint-André-Hubert. C'est cette même année que la Cité de Lachine reçoit l'archevêque en l'honneur de son élévation au collège des cardinaux. Le maire Louis-Joseph Gaston lance un appel à la population pour décorer les maisons et les places d'affaires de la ville ainsi que pour assister aux diverses démonstrations : récitation du chapelet, concert sur la promenade Marquette et feu d'artifice sur la berge du canal. Le cortège du cardinal eut l'occasion de défiler sur les terrains de l'hôpital St-Joseph et de répondre par un salut chaleureux et amical aux gens lui envoyant la main par les fenêtres et sur les galeries.

Parallèlement à tout ce qui fut mis en oeuvre pour permettre le certificat d'accréditation, l'hôpital dut faire face à une hausse importante des soins à donner suivant l'accroissement de la population. Cette demande de plus en plus forte fait que dès le début des années 50, 10 ans seulement après la construction de ce spacieux et nouvel hôpital... on commence à s'y sentir à l'étroit. Dans le rapport annuel de 1952, le docteur Décary parle de l'attente de « la maison des infirmières qui permettra de répondre plus facilement aux demandes d'hospitalisation... ». Dans celui de 1955, c'est au tour du docteur Lachance, alors président du bureau médical, d'y faire référence, tandis que le docteur Léo Jarry, orthopédiste et secrétaire de la section chirurgie, remarque l'exiguité des lieux. Mais, malgré cela, les élèves infirmières continueront de loger à l'hôpital jusqu'à la fermeture de leur école en 1960.

C'est que le rythme des dépenses est déjà très élevé et

augmente sans cesse pour suivre l'accroissement constant des admissions et hospitalisations et les progrès médicaux et scientifiques. Le taux d'occupation atteint un niveau très élevé en 1954, alors qu'avec une capacité de 169 lits et 30 berceaux, la moyenne des malades traités par jour est de 166! Mais c'est 1957 qui détient la palme des records avec un taux moyen de 171 malades traités par jour (adultes et nouveaux-nés). Ce taux baisse très légèrement à 168 pour 1958 et 1959. Il n'est, par conséquent, pas étonnant d'entendre la directrice de l'hôpital, soeur Lucien-de-Jésus, dans le rapport annuel de 1958, faire état d'un manque d'espace et d'une insuffisance de lits qu'on doit résoudre en utilisant les seules ressources disponibles : « agrandir par en-dedans! »

Le département des rayons X, entre autres, prend beaucoup d'expansion dès la fin des années 40. Des achats d'importance tels un poste de radiodiagnostic, puis des postes de radiothérapie profonde et semi-pénétrante, en 1948 et 1949, font la fierté du radiologiste de l'hôpital récemment engagé, le Dr Lionel Lafleur. L'aménagement d'une nouvelle salle de radiodiagnostic en 1954, « où l'on peut admirer un appareil des plus puissants et des plus modernes », selon ses dires, vient appuyer un volume d'activités dans ce service, qui ne fait que s'accroître. Non seulement le nombre de malades y a presque doublé de 1950 à 1955, mais pour les mêmes années on passe de 5 997 à 12 634 radiographies prises par cm. En 1956 on installe l'air climatisé dans les deux salles du département; et l'on doit faire une demande d'octroi au Gouvernement provincial en 1959 pour pouvoir améliorer l'équipement et la chambre noire, octroi qui sera accordé en 1960.

Les statistiques générales de ce groupe d'années (1950-1955) montrent que le nombre de patients à l'urgence passe de 5 742 à plus de 10 000 (il atteindra 15 601 en 1959). Le total des analyses en laboratoires augmentent pour sa part de près de 150 %. Il n'est pas surprenant qu'on parle de « véritable acquisition » dans les Chroniques des religieuses, lorsque soeur Lucie du Bon-Pasteur arrive de l'hôpital St-Jean-de-Dieu

pour prendre la responsabilité des laboratoires, étant elle-même technicienne licenciée de laboratoire. Ce n'est, par contre, qu'en 1955 qu'on fera l'embauche d'un chef de laboratoire, le docteur Wilfrid Boileau.

Finalement, seuls le séjour moyen et le taux de mortalité est en baisse, passant pour ce dernier de 1,37 % en 1950 à 1,03 % en 1955. Ce qui n'est pas sans rapport avec les dernières améliorations apportées à l'hôpital, par exemple : de nouveaux règlements pour la prévention de l'infection chez les accouchées et les nouveaux-nés mis en place par le récent comité de médecine et obstétrique; la préparation post-opératoire plus soignée et un meilleur contrôle sur la qualité des opérations en chirurgie; et un plus grand souci des techniques de l'asepsie, en général.

Si le service des rayons X est en pleine effervescence, les départements de la pouponnière, de la maternité et de la pédiatrie n'en sont pas moins occupés. Dès 1950, les religieuses parlent de rajouter deux incubateurs au seul qu'elles possèdent à la pouponnière à cause du nombre croissant des naissances. Un premier fut acquis en 1953 et un deuxième en 1956 pour la pédiatrie. Les Dames auxiliaires en offrent un troisième en 1958. La pouponnière est agrandie vers 1954 en fermant une partie de la salle de pansements du 6e.

La maternité, qui a entraîné le développement de la pouponnière, ouvre à cette époque une seconde salle d'accouchement dans une des chambres à deux lits du sixième étage. L'achat urgent de deux tables d'obstétrique vient justifier cet agrandissement. Voilà ce qu'on peut lire dans un procès-verbal de 1954 du conseil des religieuses : «presque toutes les semaines, une patiente est accouchée sur une civière, à cause du manque de table». C'est ce que le Dr. Décary, président du comité de médecine et obstétrique, confirme dans le rapport annuel de 1955, en mettant en évidence le point de saturation atteint dans la quantité des soins à offrir dans ce service.

L'année suivante, toujours pour gagner de l'espace, on fait fermer toutes les galeries de l'aile sud. Ce gain de place

permet de rajouter, entre autres, une pièce pour le laboratoire et une pour les rayons X au deuxième étage, ainsi qu'une chambre d'isolation pour les poupons, et une salle de pédiatrie, au cinquième étage, pour les enfants hospitalisés en grand nombre à cause de gastro-entérites. Les pièces récupérées aux autres étages servirent de chambres supplémentaires.

La pédiatrie, organisée par soeur Jeanne-Odile à partir de 1950, voit aussi son nombre de malades augmenter, en plus des nouveaux-nés qui y sont transférés lorsqu'un diagnostic, même très bénin, exige une prolongation de leur séjour. Le docteur April fut le premier pédiatre engagé à plein temps, en 1958. L'achat d'outillages divers fut, là comme ailleurs, nécessité, entre autres, une brosse motorisée pour le lavage des bouteilles de bébés et un producteur automatique de cubes à glace de marque Frigidaire.

Plusieurs autres services médicaux sont pourvus, durant cette décennie, de nouveaux appareils ou instruments selon leur besoin et leur développement, entre autres, le service d'urologie, dirigé par le docteur Jean Charbonneau.

En dehors des services médicaux essentiels, l'administration eut encore à faire des frais pour le renouvellement de mobiliers et d'équipements pour la procure (service des achats de fournitures générales de l'hôpital), le bureau des médecins, le département des infirmières, les employés, etc. Des postes de garde vitrés sont construits aux 4e, 5e et 6e étages. Un nouveau bureau d'échanges téléphoniques est installé au 2e. Même le sous-sol voit des travaux de réfection s'opérer dans le but d'utiliser à bon escient tous les espaces libres de la bâtisse.

Du personnel supplémentaire est embauché lorsque besoin il y a, par exemple à la procure, qui se voit imposer en 1952, un nouveau système de comptabilité, par le Conseil des hôpitaux du Canada, qui nécessite plus de personnel dans ce service. N'ayant pas de «sujets disponibles», les religieuses pensent aller chercher un laïc qui s'occupera du personnel et des salaires. Finalement on engage M. Lionel Dubois.

Ce n'est qu'en 1959 qu'on engagera un directeur du personnel, M. Paul-Eugène Picher, remplacé par M. G. Nadeau en 1961 (alors que le nombre d'employés est passé de 174 en 1950 à 285 cette année-là), puis par M. Sylvio Perras. En 1956, M. René Ouellet est engagé comme biochimiste, et M. Camille Lefebvre prend le poste de pharmacien. L'année suivante un comité de pharmacie sera formé au bureau médical.

En 1957, le docteur Martin, puis par la suite le docteur J.-M. Verrecault, viennent à l'hôpital, à raison de trois visites par semaine, comme pathologistes. C'est en 1962, que ce poste s'ouvre à temps plein, et qu'on engage le Dr Roger Thibert, qui vient de terminer un cours de spécialisation en pathologie de quatre années, à l'hôpital Notre-Dame. À partir de 1964, il développera la cythologie exfoliatrice — gynécologique et non-gynécologique — pour la recherche sur le cancer. Le docteur Thibert était auparavant rattaché à l'hôpital St-Joseph, depuis 1949, comme praticien en médecine générale.

L'extérieur de l'hôpital n'est pas sans se transformer lui aussi. On y établit un terrain de stationnement du côté nord en 1952. Dix ans plus tard, les docteurs L.-Henri Gatién et Marc Lachance demandent à la Cité de Lachine d'agrandir le stationnement, par le pavage d'une lisière de 45 pieds de largeur par 255 pieds de profondeur, à mêmes les limites nord du terrain. L'hôpital n'étant pas en mesure d'assumer ces frais dû à son déficit, la ville acceptera de le faire faire par ses employés et d'en défrayer les coûts.

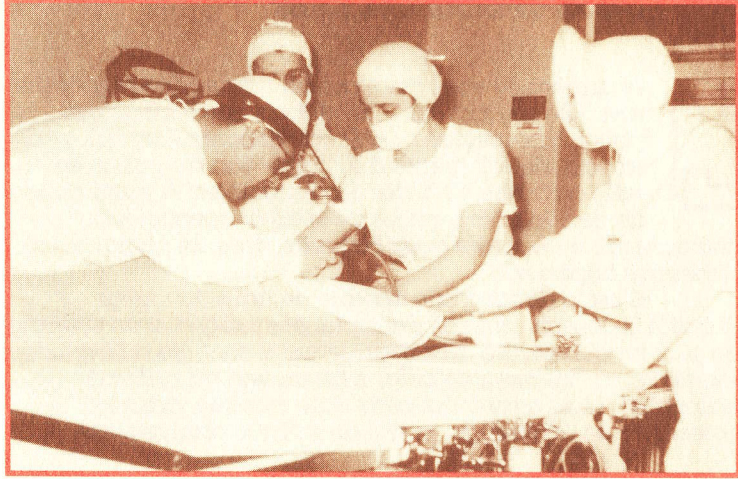
N'oublions pas que, par l'instauration d'un règlement, en 1948, la Cité de Lachine s'était engagée à pourvoir l'hôpital d'une subvention annuelle de 3 000 \$, pendant 10 ans. Les termes de ce règlement furent renouvelés en 1957 pour une autre dizaine d'années, « attendu que la Communauté de la Providence a construit un hôpital considérable à Lachine, (...) et que cette institution rend d'immenses services à la population depuis de nombreuses années ». Il s'agit de la dernière subvention qui sera versée par la ville, puisqu'à partir de 1968

le Gouvernement provincial prendra la responsabilité financière des hôpitaux. Cette même année elle accepte par ailleurs de donner une subvention de 25 \$ aux Dames auxiliaires qui, dans une lettre, lui sollicitaient une aide, dans le but « d'augmenter [les] fonds en vue des besoins futurs qui semblent de plus en plus urgents ».

Une autre modification améliorant l'extérieur de l'hôpital est l'entrée d'ambulance en 1959 qui est pourvue d'une marquise afin de protéger les malades à leur arrivée. Les Chroniques des religieuses rapportent aussi qu'en 1954, le ministre des Terres et Forêts leur donne l'autorisation de se présenter à la pépinière provinciale de Berthierville, pour l'obtention gratuite de plants divers pour l'embellissement des parterres et avenues de l'hôpital. En 1952, la Journée clinique annuelle des anesthésistes du Québec, se déroule à l'hôpital St-Joseph. Les séances cliniques organisées l'avant-midi en salles d'opération, permettent aux docteurs Georges Lewis, Maurice Robillard et Louis-Henri Gatién de démontrer leur connaissance. L'après-midi est consacrée à des travaux scientifiques présentés par des anesthésistes de langue française et anglaise.

En 1953, lors d'une campagne électorale, Mme Thérèse Casgrain prônait déjà les mérites d'un système de gratuité des soins hospitaliers. Elle s'était alors engagée, si son parti prenait le pouvoir, à « mettre immédiatement à la portée de tous des soins hospitaliers et dentaires ainsi que les services nécessaires à la conservation de leur santé ».





Docteur Lauredeau, garde L. Presseau et soeur Jeanne-D'Aza en oto-rhino-laryngologie (1960).
(Collection privée: Mme M. Boire)

Plus rien n'est acquis, les valeurs changent 1960 - 1969

«J'aurai pour vous, c'est entendu,
Le vent qui mord, le froid qui lime
Le loup maigre et le bois fendu,
L'ours qui dort, le trappeur qui trime...
Un Saint-Nicolas qui s'anime,
Plus vert que les vieux sapins verts
Et tout ce que la neige imprime
Au baladin de vos hivers.»

Gilles Vigneault

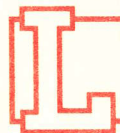
Noël 1967: distribution de cadeaux en pédiatrie en présence de soeur Jeanne-Odile. (Collection privée: Mme J. Ouellette)



Garde Desgroseilliers, professeur à l'école des gardes-malades auxiliaires, dans les années 60. (Collection privée: Mme L. Ménard)

50

L'accessibilité des soins



es années 60 voient apparaître l'assurance-hospitalisation. Elle ne couvrait à ses débuts que les frais des patients hospitalisés. La Corporation de l'hôpital, pour sa part, devait mettre à la disposition du public en salle ordinaire 40 % des lits disponibles. À partir de la fin de 1962, les services de soins d'urgence et de

chirurgie mineure seront aussi couverts, dans les cliniques externes des hôpitaux.

C'est le début d'une époque de transition, pour l'hôpital St-Joseph, qui doit s'adapter et s'intégrer à un système de plus en plus étatisé. Ces changements sont liés à l'évolution sociale, et, à l'intérieur de cela, à l'évolution du système hospitalier. Mais avant tout cette date marque, dans le calendrier de l'institution, la fête de son 50e anniversaire.

Cinquante ans et ça continue

Hé! ouï! depuis 1913, il en avait fait du chemin notre petit hôpital, il avait même fait tout un bond, de la rue St-Louis à la 16e avenue. Et depuis 20 ans qu'il occupait cette nouvelle bâtisse, il n'avait pas cessé de se développer pour répondre à une demande, de la population lachinoise et des environs, qui, comme on le sait, n'avait arrêté de s'accroître depuis la fin de la guerre.

Après un quart de siècle, on pouvait se permettre de regarder en arrière, non par nostalgie, mais pour mieux saisir l'évolution du progrès jusque-là accomplie. C'est ainsi que le feuillet d'invitation pour la fête du jubilé, envoyé par les religieuses, s'intitulait : « Le Présent salue le Passé ».

Un passé bel et bien révolu, en effet. La société québécoise des années 60 entrait elle-même dans une ère de modernisation qui allait en modifier considérablement le visage.

Mais, pour le moment, nous étions toujours en 1963, et le mois de mai se prêtait fort bien à la fête. C'est ainsi qu'en grand nombre on répondit à l'invitation des religieuses et que le premier du mois, 300 personnes se réunirent à l'église Ste-Françoise-Romaine pour une messe solennelle, suivie d'un buffet froid à la salle paroissiale.

L'honneur de cette journée revenait aux Soeurs de la Providence, qui, un jour, avaient pris l'Oeuvre en main et n'avaient jamais failli, depuis ce temps, à cet engagement. Les médecins offrirent une plaque commémorative rendant hommage à leur dévouement. La plaque fut apposée à l'entrée principale de l'hôpital et bénie par l'arumônier, l'abbé Alfred Dufresne :

« 1913-1963
50ième

Hommage aux Religieuses de l'Hôpital Saint-Joseph
de Lachine
Les Médecins ».

Depuis ces débuts, l'hôpital avait toujours été administré par une supérieure et son conseil. En mai 1960, il sera incorporé et, selon la nouvelle Loi des hôpitaux (bill 44), la gestion des affaires devra être confiée à un conseil d'administration. De plus, ce conseil devra avoir le tiers de ces membres laïques, dont au moins un médecin élu par le bureau médical.

C'est ainsi que naît le premier conseil d'administration où cohabitent religieuses et laïques. Parmi les six membres de ce conseil, notons, à la présidence, Mlle Pearl Harrington, alors présidente de la Harrington Tool & Die Co.; à la vice-présidence, soeur Thomas-du-Sauveur, f.c.s.p., directrice générale des hôpitaux des Soeurs de la Providence; puis, soeur Eugène-de-Mazenod, alors directrice générale; soeur Jean-Damien, assistante-supérieure; soeur Marie-Florida, présidente de l'Association des hôpitaux catholiques du Québec; ainsi que le Dr Marcel Nantel, délégué des médecins de l'hôpital St-Joseph. En 1963 est inauguré un conseil consultatif de 11

membres, tous laïques. Le président en est Jacques Viau.

Le bureau médical compte, à cette époque, 62 médecins, dont 33 membres réguliers, 15 membres visiteurs, 10 membres consultants et 4 membres bénévoles. Le docteur Gatién, ayant pris la charge en 1961 du nouveau poste de directeur médical, est à ce titre le responsable de la coordination des activités médicales dans les départements, et de la création de nouveaux services, si les circonstances le demandent. Il doit, en outre, s'occuper du recrutement des médecins, du maintien des standards professionnels et de l'exécution des décisions prises par l'administration.

Parallèlement à ces tâches administratives, c'est encore lui qui doit, de concert avec le président du bureau médical, stimuler les séances d'études, l'intérêt scientifique, les conférences et les publications, chez les membres du corps médical. Tâche de première importance, car, dans un domaine qui ne cesse de se développer, il est impératif pour le médecin de se réserver quelques périodes de temps pour s'enquérir des nouvelles améliorations, au profit de son milieu de travail.

L'inspecteur du Conseil canadien d'accréditation des hôpitaux, lors de sa visite en 1963, loue l'excellent travail du directeur médical en place. C'est avec l'appui du Dr Gatién que se sont déroulées, à l'hôpital St-Joseph, du 3 au 6 avril 1963, les «Journées du Praticien». Sous le thème : «La thérapeutique à l'heure actuelle», ces journées d'études permirent à une cinquantaine de médecins de profiter de conférences et de forums sur différents problèmes médicaux.

C'est cette même année que des dentistes feront leur entrée parmi le personnel de l'hôpital, et seront intégrés au Conseil des médecins, pour répondre aux exigences du Comité canadien d'accréditation des hôpitaux. On restreint au début l'admission aux membres de la société dentaire locale. Les docteurs Edgar Poirier, Paul-Maurice Malo et Gilles Daoust sont parmi ces premiers dentistes. On en viendra à une étroite collaboration entre les membres des professions médicale et dentaire.

Classe d'étudiantes à
l'École des gardes-malades
auxiliaires, en 1964.
(Collection privée: Mme
Ménard)

Garde Marie Cor-
niveau (Boire) en
pédiatrie en 1960.
(Collection privée:
Mme M. Boire)



Pour une meilleure gestion de tout le personnel, en 1963, un « Cahier des relations interdépartementales » est créé. Il s'introduit comme étant « une directive écrite servant de base à la pratique, afin d'assurer les meilleurs soins aux malades. Il démontre les lignes d'autorité, oriente le personnel et coordonne les activités intra et interdépartementales ».

Voilà comment s'orientent les différents départements à travers l'hôpital, cette année-là. Au sous-sol on retrouve le magasin, la réserve de lits d'urgence, l'imprimerie, la salle d'entretien ménager, la chambre d'électricité, la chaufferie et la menuiserie.

Au premier étage : la clinique externe, l'urologie, la pharmacie, le département des internes, la morgue, la réserve d'oxygène, la lingerie générale, la buanderie, la cafétéria, la cantine, les vestiaires et le lavoir. Au deuxième étage sont regroupés les services administratifs : les bureaux de l'administration, de l'admission, de la directrice générale, la salle de l'entrée principale et le bureau des renseignements, les archives médicales, le bureau médical, la bibliothèque médicale, les bureaux du directeur médical et du directeur du personnel, et l'école des gardes-malades auxiliaires.

Le troisième plancher est entièrement occupé par le département des religieuses, celui de l'aumônier et la chapelle.

Le service de médecine et chirurgie pour hommes et les chambres des gardes-malades auxiliaires sont au quatrième, alors que le service de médecine et chirurgie pour femmes et la pédiatrie occupent le cinquième. Le sixième est réservé à la salle d'opération, à d'autres chambres de gardes-malades, puis au service d'obstétrique et à la pouponnière.

Des tuiles bleues pâles pour l'étage des hommes; roses pâles pour celui des femmes. Chaque chose est à sa place, à l'intérieur d'une ordonnance claire et rationnelle, typique de l'organisation d'une communauté religieuse. Gardons bien ce plan en tête, car il se trouvera complètement transformé quelques années plus tard.

École de formation: nouvelle orientation

En 1960, après la fermeture de l'École des infirmières, les religieuses décidèrent de continuer à donner une formation, étant donné que toutes les structures pour le faire demeuraient en place : salle de cours, chambres des résidentes, etc., et qu'on avait toujours des personnes disponibles pour l'enseignement.

L'école des gardes-malades auxiliaires ouverte à l'hôpital St-Joseph cette année-là, était la seule de ce type que dirigeait alors la Communauté des Soeurs de la Providence. Le cours qu'on y offrait ressemblait beaucoup à celui des infirmières, à ces différences près, que les techniques de soins apprises par ces dernières n'étaient pas toutes enseignées; qu'on faisait une étude moins approfondie de chaque matière; et qu'on ne donnait pas de cours de physique et de chimie.

Le cours de gardes-malades auxiliaires était plus court; il durait deux années. Au début, on demandait la 10e année générale comme pré-requis d'entrée. Les étudiantes devaient déboursier pour les livres du premier trimestre et pour l'uniforme. Elles étaient, par ailleurs, logées et nourries.

Les classes commençaient en septembre et les trois premiers mois du cours servaient de période de probation; ce qui permettait à celles qui s'étaient trompées de vocation de quitter, avant de s'engager plus sérieusement.

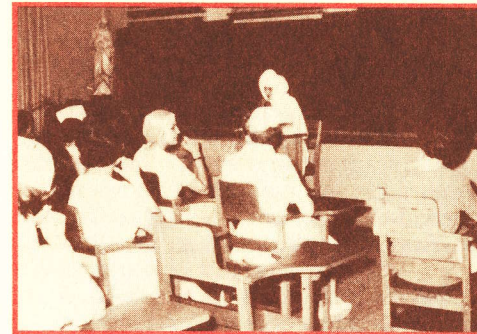
À partir de décembre, les gardes-malades commençaient à travailler à temps plein. En plus des cinq heures de travail, elles avaient trois heures de cours par jour, et deux jours de congé par semaine. Le premier exercice de soin était la prise de température matinale des patients.

Au point de vue de l'enseignement, il revenait à la directrice de l'école d'enseigner la déontologie. Pour le reste du programme, ce sont des infirmières licenciées qui étaient professeurs, en remplacement des médecins. Souvent ces infirmières avaient aussi enseigné à l'ancienne école, elles étaient donc portées à en demander un peu plus aux étudiant-



Docteur Pierre
Laurendeau,
oto-rhino-
laryngologiste.
(Début des
années 50).
(Archives du
C.H.L.)

Classe de l'École
des gardes-malades
auxiliaires où l'on
reconnait soeur
Jeanne D'Aza en
1964.
(Collection privée:
Mme L. Ménard)



Inauguration du comptoir du cadeau par l'Association des Dames auxiliaires en
1964. (Collection privée: Mme D. Lachance)



tes. C'est ce que nous raconte garde Desgroseilliers-Ménard, aujourd'hui en cardiologie, qui enseigna aux gardes-malades auxiliaires de 1962 à 1970. Et elle rajoute que l'Association des gardes-malades était parfois surprise de voir qu'on enseignait des matières qui n'étaient même pas au programme! C'est ce qu'on appelle donner une formation solide!

À l'instar des étudiantes infirmières, les aspirantes gardes-malades faisaient des stages dans plusieurs départements. Toutefois, les stages en psychiatrie et maladies contagieuses n'étaient pas accomplis, même si les cours s'y rapportant étaient suivis.

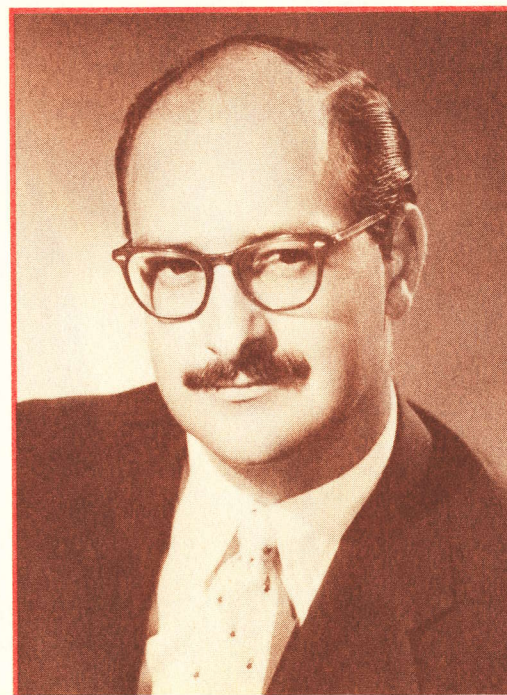
Le costume de l'étudiante était constitué d'une robe droite rose, surmontée d'un tablier blanc, avec des manches, un collet et une coiffe entièrement blancs. Une fois graduées, les gardes-malades devaient porter la robe réglementaire toute blanche. Elles se distinguaient aussi par le ruban vert (couleur de l'Association des gardes-malades) qui ornait leur coiffe. Après quelques années elles eurent le droit de porter la robe qu'elles désiraient pourvu qu'elle soit toute blanche. La médaille était argent et représentait le sigle de l'école : une abeille. Le contour était du même vert que le ruban de la coiffe. La devise de l'école des gardes-malades auxiliaires était : « S'oublier pour soulager. »

La première graduation de l'école a lieu le 26 mai 1962. Les nouvelles diplômées sont au nombre de 16, dont trois religieuses. Elles seront 26 en 1966 et 44 en 1968. Plusieurs de ces nouvelles diplômées sont demeurées à l'hôpital et sont toujours parmi nous aujourd'hui.

Dès l'ouverture de l'école, on assiste à une augmentation continue de la clientèle, alors que les problèmes d'espace, datant de la première école, n'ont pas été résolus. En 1965, le projet de la construction d'un édifice nouveau pour l'école est présenté par la directrice. Selon ses propos lors d'une réunion du Conseil local : « Sans ce manque d'espace (...) nous aurions pu recevoir cette année 100 jeunes filles. Continuellement, nous maintenons notre liste d'attente à 200, bien que notre pourcentage d'occupation se maintienne à 90 % depuis



**Docteur Nantel
Garon,
obstétricien.
(Début des
années 50).
(Archives du
C.H.L.)**



**Docteur Jacques-
Fabien Parent,
omnipraticien.
(Début des
années 50).
(Archives du
C.H.L.)**



Docteur Marc
Lachance,
chirurgien. (Début
des années 50).
(Archives du
C.H.L.)

quelques mois. » Malgré tout, le projet ne sera pas retenu et l'hôpital se trouvera dans l'obligation de loger les étudiantes à l'extérieur (et quelques étudiants, car le cours était ouvert pour les filles et pour les garçons)... sans pour autant renoncer à une bonne surveillance!

C'est ainsi qu'à partir de 1966 on retrouvera des élèves logées dans les Appartements Claire, 645, 16e avenue, et à la résidence A.J. Deslauriers, quelques numéros plus loin, sur la même avenue (au 607), tous deux face à l'hôpital.

Les derniers étudiants logés dans ces « bachelors » quitteront en octobre 1971, lors de la fermeture complète de l'école hospitalière. Les polyvalentes allaient prendre dorénavant la relève de l'enseignement aux gardes-malades auxiliaires.

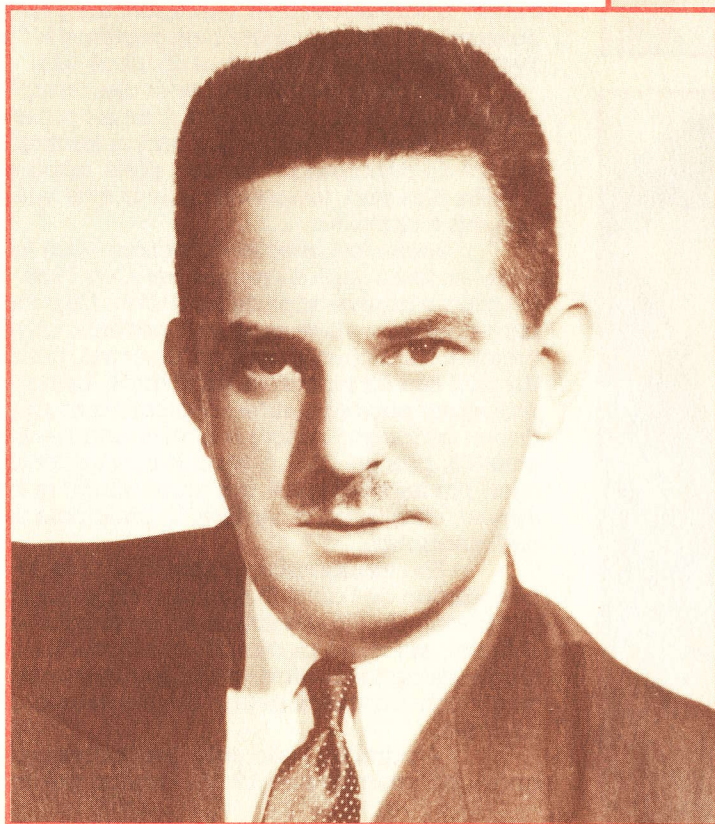
La démocratisation des soins

En 1967 fut créé le service social à l'hôpital. Cette année-là, on embaucha une travailleuse sociale professionnelle en la personne de Mlle Françoise Fortin. Dès la première année, le volume d'activité est important et diversifié, justifiant le besoin de ce service.

Que ce soit pour des soins à domicile; le traitement de problèmes familiaux, d'orientation, financiers ou personnels reliés à la maladie; ou encore les placements dans des hôpitaux pour chroniques ou convalescents, ou dans des foyers familiaux ou d'hébergement; les services de la travailleuse sociale, intégrés à l'administration de l'hôpital et — au plan professionnel — aux départements de médecine, pédiatrie, obstétrique, etc., sont offerts au patient de la pré-admission jusqu'au congé, et même par la suite.

Avant l'implantation de ce service, ce sont les Dames auxiliaires qui s'occupaient des indigents. Car ce début des années 60 n'était pas exempt de difficultés pour tout le

Docteur Noël
Chaput, omniprati-
cien. (Début des
années 50).
(Archives du C.H.L.)



Docteur Jean-Marie
Beauchemin,
omnipraticien.
(Début des années
50).
(Archives du C.H.L.)





Don de layettes par les Dames auxiliaires à Mme Munro, mère de quadruplés, en 1957. (Collection privée: Mme D. Lachance)



Fête de Noël en pédiatrie sous le regard de la supérieure soeur Rachel Roy, en 1968. (Collection privée: Mme J. Ouellette)

monde. En fait foi, cette campagne de charité organisée, du 16 au 30 avril 1963, dans la Cité de Lachine, « en faveur des pauvres, bien nombreux, vu l'écrasant chômage qui règne dans tant de foyers », comme le rapporte les Chroniques de cette année-là.

Des trousseaux de bébés étaient ainsi donnés par l'Association, aux mamans hospitalisées qui en avaient besoin. Chaque layette comprenait une panoplie complète qui était sans aucun doute bien pratique! Notons, qu'entre 1949 et 1968, elles en avaient distribué 523.

En 1964, les dames bénévoles inaugurent un comptoir-cadeaux pour dépanner autant les patients, le personnel, que le visiteur ne voulant pas arriver les mains vides. Un service de dépannage : achats, prêts, apparaît quelques années plus tard, toujours dans le but de venir en aide aux patients hospitalisés.

Mais c'est avec la « Cafetière » que les Dames auxiliaires se firent le plus « remarquer », en 1968, année de leur vingtième anniversaire de fondation. Leur idée était d'offrir au personnel, aux visiteurs, et aux patients, un endroit pour se procurer rafraîchissements, sandwiches, pâtisseries et cafés. Un petit lieu de rencontre, en somme, bien sympathique, grâce aux nappes et rideaux à carreaux rouges et blancs. Depuis ce temps le décor a bien changé — il fut réaménagé en 1973, puis en 1979 — mais le service est toujours gentiment offert par les bénévoles, qui administrent et financent le lieu, devenu depuis son ouverture, la principale source de revenus de l'association.

Son inauguration officielle se fit le 24 mars 1968, par la bénédiction de l'abbé Dufresne et en présence de plusieurs personnes. Un vin d'honneur fut servi dans les salons de l'hôpital, et l'on en profita pour souligner les 50 ans de vie religieuse de soeur Marie de la Sainte-Famille, bien connue de tous, et qui travaillait depuis 25 ans dans le département des rayons X.

À partir de cette date, les Dames auxiliaires — atteignant 200 membres en 1967 — purent participer de manière

plus importante à la vie de l'hôpital (on note une forte augmentation des heures de travail bénévole dans les statistiques de 1968), et aux achats; comme ce don d'un chariot d'urgence, contenant un pace-maker et divers instruments chirurgicaux, donné en 1968.

En 1964 fut construite une entrée d'ambulance chauffée du côté sud, en annexe du service d'urgence, qui permit, l'année suivante, la création de services ambulatoires. Au cours de 1967, un service d'inhalothérapie fut installé, et, dans le département de psychiatrie dirigé par le Dr René Allard, un service de réadaptation fonctionnelle, sous la responsabilité de Mme Séguin-Baribeau.

C'est cette même année (1968) qu'un accord du Ministère autorise à retenir les services d'un architecte et d'ingénieurs-conseils en vue de la planification des premiers grands travaux à être effectués, depuis le déménagement dans le nouvel hôpital. Il s'agit de la réfection globale du bloc opératoire tout entier, dans le but d'améliorer les conditions de travail et de permettre une augmentation des opérations chirurgicales. Le réaménagement et la réorganisation de ce bloc opératoire, moderne et fonctionnel, par les architectes Roux et Morin, commencés en 1970, s'achèvent en septembre 1971.

Nous l'avons déjà mentionné, les Dames auxiliaires tenaient à souligner les fêtes majeures de l'année. Voici comment fut célébré le Noël 1967 à l'hôpital St-Joseph :

La fête commença par une messe dite par l'aumônier, l'abbé A. Dufresne, durant laquelle le chant fut exécuté par les religieuses — il arrivait que les médecins y fassent aussi valoir leur voix. Comme le rapporte le Messager : « Après la messe, le Père Noël [personnifié par le docteur Denis Dauphin, dentiste], le bouffon, les invités et un chœur d'infirmières chantant des airs de Noël, parcoururent les étages de l'hôpital pour faire la distribution des cadeaux aux malades. » Les enfants étaient particulièrement émerveillés. Suivait un vin d'honneur servi dans les salons de l'hôpital et un buffet.



Mlle Pearl Harrington, présidente
du Conseil d'administration de
l'hôpital de 1963 à 1979 et
membre fondatrice de la
Fondation du Centre hospitalier
de Lachine en 1976. (Début des
années 50).
(Archives du C.H.L.)

Comme invités cette fois-là : le maire J.-Guy Chartier et son épouse, quelques députés, accompagnés, les curés des différentes paroisses et les membres du bureau de direction de l'hôpital. Ce dépouillement d'arbre de Noël avait été rendu possible « grâce à la coordination de toutes les auxiliaires et aux dons des amis de l'oeuvre ».

Dans les années 60, les employés, « syndiqués et sous la haute surveillance du directeur du personnel », M. Sylvio Perras, vont en nombre augmentant. À l'inverse; le nombre d'heures de travail accomplies par ces mêmes employés, à l'intérieur d'une semaine, tend à diminuer. Les groupes infirmier et technicien passent de 44 h/sem. en 1961, à 40 h/sem. en 1962; puis à 37 h et demie en 1963; et enfin à 35 h/sem. en 1969.

Les employés de bureau, eux, étaient déjà passés de 41 h à 35 h/sem., de 1961 à 1962.

Sur un budget total de dépenses de plus de deux millions et demi de dollars, en 1968, (il dépassait le million pour la première fois en 1961), le total des salaires bruts atteignait presque deux millions. En 1964, apparaissent les premières contestations syndicales, sous la forme de grèves, dans les hôpitaux. On inaugure en même temps un service de santé pour le personnel, à l'hôpital St-Joseph.

Cinq ans plus tard, on commencera à investir dans des programmes d'éducation pour le personnel infirmier (une somme de 169 000 \$ est injectée pour l'année 1969). Des cours de perfectionnement pour le personnel sont donnés, sous la forme de conférences hebdomadaires intitulées : « programmes éducationnels », sous le directorat de soeur Rachel Roy. Ces réalisations seront soulevées par le représentant du Conseil canadien d'accréditation, le Dr Knox, aussi directeur général de l'hôpital Lakeshore, qui commente ainsi : « Nous avons constaté l'intérêt que manifeste cet hôpital envers l'éducation du personnel infirmier et aussi l'intérêt du service infirmier dans l'application des méthodes contrôlées et sûres pour administrer les soins. » Conformément à la recommandation du Conseil, on envisagera, l'année suivante, un pro-

gramme d'éducation permanente (formation continue et recyclage), pour le personnel.

Cette année-là, le certificat d'accréditation sera renouvelé pour trois ans, avec la mention toutefois de voir à « l'importance d'un programme de lutte intensive contre l'incendie (...) et la nécessité d'obtenir l'approbation du capitaine des pompiers en ce qui concerne les mesures de sécurité prévues pour l'édifice ». L'administration tiendra compte de ces recommandations.





Garde Claire Hamelin et une bénéficiaire au service des soins prolongés.
(Archives du C.H.L.)

Vie et écologie, atomes et galaxies préoccupent l'homme 1970 -1987

«La fleur qui dort sous le pignon
Pendant que la gouttière égrène
Son cristal dans le bataillon
Lointain des clochers à sirènes
Mes saisons sont d'une semaine
Aussi j'ai ces printemps exprès
Que l'été vienne tout après
Et ma chanson de porcelaine"»

Gilles Vigneault

Tout change, on humanise les soins

Cette période connaîtra de nombreux événements qui seront déterminants pour l'avenir de l'hôpital St-Joseph. L'année 1970 marque le départ, avec la fermeture de l'école des gardes-malades auxiliaires. Il est bon de se rappeler que les étudiantes, infirmières, puis gardes-malades auxiliaires, faisaient partie de la vie de l'hôpital depuis ses premières années, soit 1914.

En 1972, c'est le départ de soeur Blanche Guérette comme directrice générale. M. Camille Lefebvre est alors nommé directeur général, créant une première dans l'histoire de l'établissement, qui n'avait jamais eu de personne laïque à sa tête.

Le Conseil d'administration est modifié en 1973 dans le but d'être incorporé, conformément aux règlements de la nouvelle loi 65, mise en vigueur depuis le premier janvier de cette même année.

L'année 1973 sera la dernière à inclure des religieuses au sein du Conseil d'administration de l'hôpital qui, seulement dix ans plus tôt, y laissait entrer une première laïque, Mlle Pearl Harrington. Selon un des objectifs de la loi 65, qui était de permettre à la population de participer aux décisions qui affectent les services de santé et les services sociaux, des représentants de plusieurs groupes siégeront dorénavant au Conseil d'administration (socio-économique, employés, professionnels, etc.)

L'hôpital St-Joseph reçoit ses lettres patentes originales d'incorporation en juin 1974 et devient à partir de cette date le « Centre hospitalier de Lachine ». Il passe des mains des Soeurs de la Providence, au Gouvernement, le 10 septembre 1974.

Un souper est alors organisé en l'honneur de la communauté locale des Soeurs de la Providence. On tient avant tout à souligner les 60 années qu'elles ont passées à oeuvrer dans le milieu hospitalier de Lachine, et à les en remercier.

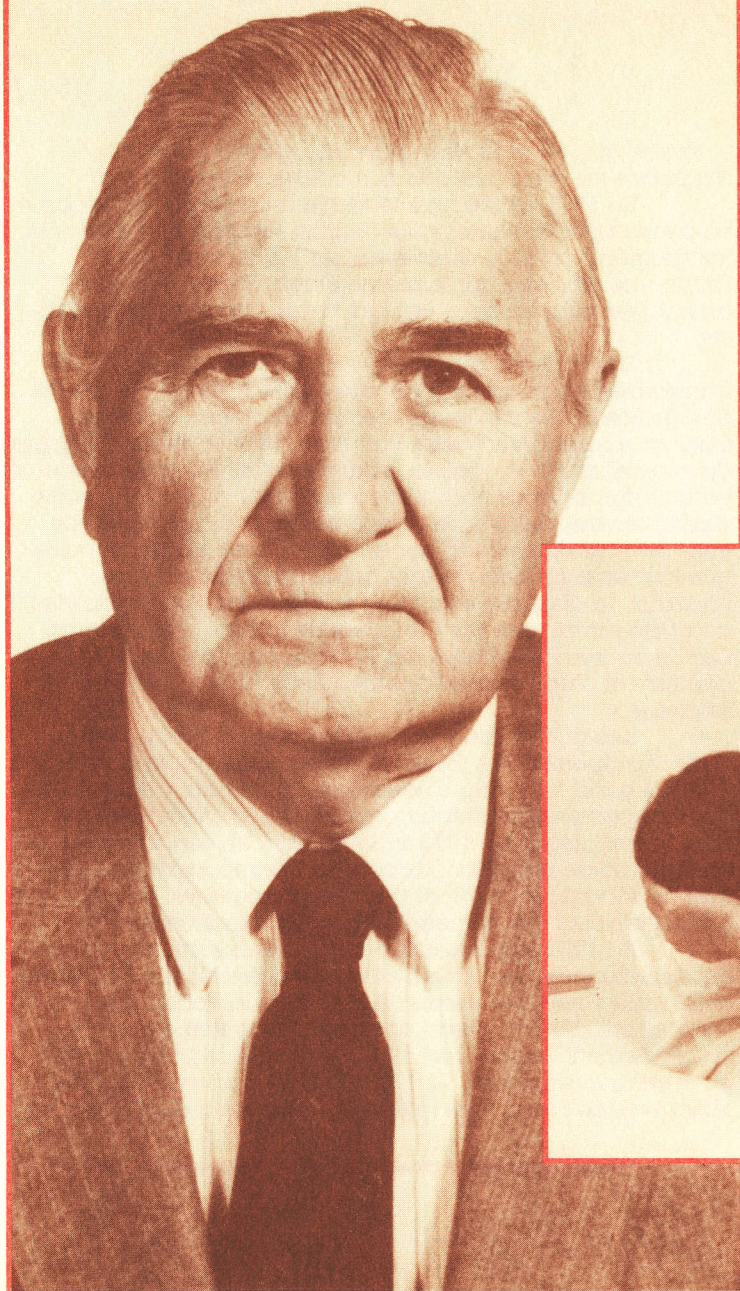
À partir de ce moment, le Centre entre dans « une



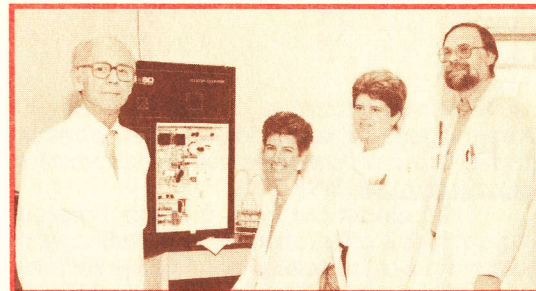
Le service alimentaire du C.H.L. : nourrir sa clientèle et plus encore. On voit ici le système de distribution des repas, moderne et fonctionnel (1985). (Archives du C.H.L.)

Mme Louise Lachance-Legault, gagnante du concours artiste-peintre en milieu hospitalier, en 1974. (Collection privée: Mme Lachance-Legault)





M. Jules Carignan, décédé en 1986, fut président du conseil d'administration du C.H.L. et membre fondateur de la Fondation du C.H.L. (Archives du C.H.L.)



Le service de laboratoire, dont le chef est le Dr Roger Thibert (1er à gauche), possède des équipements spécialisés permettant de répondre adéquatement à la forte demande (1985). (Archives du C.H.L.)

Le docteur Marcel Moreau, chef de chirurgie, en clinique externe (1975). (Archives du C.H.L.)



phase de restructuration, d'expansion, de planification, de réaménagement, selon des données administratives modernes et soumises aux directives gouvernementales ». (M. Lefebvre, Rapport annuel, 1978-1979).

En novembre 1973, un plan d'organisation énonçant les principes d'orientation de la planification future du Centre est envoyée au ministère des Affaires sociales.

Des visites spéciales des autorités municipales et provinciales ont lieu en mai 1976 à ce sujet. Le Gouvernement impose alors la fermeture de la maternité et de la pouponnière, et leur remplacement par une unité de soins prolongés. Cette unité sera une des premières ainsi organisée dans la région du Grand Montréal. Peu après, la pédiatrie est réaménagée et réduite à cinq lits. Le permis d'exploitation de l'hôpital mentionne maintenant : « 125 lits à soins spécialisés de courte durée et 22 lits de soins prolongés ».

En 1976, le service de gynécologie est organisé en département, avec les règlements le régissant, sous la supervision du Dr Stanislas Bielinski. En outre, le nouveau département est doté d'un colposcope, instrument de choix dans le diagnostic des pathologies du col utérin que peu d'hôpitaux possèdent. En 1978 est créé un service de chirurgie dentaire dont s'occupera le Dr Marcel Legault.

Suite à la fermeture de la dernière école de formation, puis au départ des soeurs, des réaménagements sont nécessaires pour utiliser rationnellement les espaces disponibles, en 1972.

On assiste alors au déménagement des bureaux d'admission et de comptabilité dans les anciens salons de l'école des gardes-malades auxiliaires et au transfert de plusieurs services, administratifs et autres, dans les anciens locaux des religieuses au troisième étage, entre autres la pharmacie, qui, en 1973, s'installera dans le réfectoire des soeurs. Évidemment, les espaces laissés libres par ces déménagements, au premier et au deuxième, seront à leur tour occupés par d'autres services ou agrandis pour ceux demeurant sur place, par exemple, l'urgence et les cliniques

externes, au 1er, et la radiologie, au second. La salle d'autopsie ira dans des locaux modernisés au sous-sol.

En 1976, le cinquième étage est réaménagé et divisé en deux unités distinctes pour faciliter les soins infirmiers. On fait de même avec le quatrième, en 1978, année de l'ouverture officielle, sur le même étage, d'une chambre aménagée pour les soins optima, d'une capacité de quatre lits.

La chapelle, qui se trouvait au 3e étage, est transformée en salles polyvalentes, une autre plus petite est aménagée au 4e. « Nous devons comprendre », comme l'explique l'aumônier Victor Rondeau dans la revue Ensemble de décembre 1977, « que la chapelle avait été conçue pour les besoins d'une communauté de religieuses et pour une école d'infirmières et qu'avec le départ de ces deux groupes elle était devenue beaucoup trop grande ». Il rapporte, en outre, que la même situation s'étant présentée dans d'autres hôpitaux, la chapelle avait tout simplement disparu ou elle avait été remplacée par « un local de fortune ». Alors qu'au Centre on avait aménagé au 4e nord, « un lieu de culte adéquat et d'une grande dignité » et de plus, « tout à fait moderne ».

Des achats multiples viennent compléter ou renouveler l'équipement de plusieurs services, durant la décennie 70, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Mentionnons toutefois, des équipements nouveaux pour la salle d'urologie en 1972; pour la radiologie, en 1973 et 1974, dont un sériographe et un système de télévision, ainsi qu'un réaménagement important du service, en 1978; et pour les laboratoires, en 1978 aussi (autoanalyseur, photomètre à flamme, microscopes).

En 1977, quelques aménagements sont faits au profit des handicapés, pour une meilleure accessibilité au bâtiment, et l'on effectue la conversion du système téléphonique par l'acquisition d'un nouveau standard. Ce système sera complètement changé, en 1983, et remplacé par un autre, pour un investissement de 170 000 \$. Le nouveau système téléphonique Focus II est relié à un ordinateur et offre un



M. Camille Lefebvre, directeur général et M. Claude Mailhot, président d'honneur du 3^e tournoi de golf au profit de la Fondation Pearl Harrington (août 1987). (Archives du C.H.L.)

programme varié de communications internes. Il paraît que le passage de l'ancien au nouveau se fit sans heurt, malgré une fréquence de 600 appels par jour. Bravo!

En 1974, l'Association des hôpitaux supervise une enquête dans 10 hôpitaux de la région de Montréal, au sujet d'un problème critique : la déshumanisation des soins en milieu hospitalier, et en particulier dans les salles d'urgence et les cliniques. Les résultats mettront en évidence un mécontentement et une insatisfaction profonde, autant de la part des usagers, que de celle du personnel hospitalier.

Ce problème, dont certains cherchent la cause dans l'évolution de l'institution et de la médecine; d'autres dans les systèmes économique et politique; ou encore dans la crise des valeurs, sera traité par M. Lefebvre, dans plusieurs éditoriaux de la revue Ensemble, au cours de 1977, dans le but de sensibiliser le personnel à cet état de fait et de susciter chez chacun, une attitude plus humaine.

Selon un projet de l'association des bénévoles, en 1974, la salle d'attente de l'urgence est transformée en un salon d'accueil, pouvant présenter des expositions d'artistes. Les bénévoles commencent alors une permanence à l'urgence, où l'on a de plus en plus besoin de leur accueil souriant et chaleureux.

Toujours pour pallier au problème de déshumanisation, on étendra les heures de visite, de 14 h à 21 h, comme le désire le Ministère.

Depuis 1968, le Centre est entièrement subventionné par le Gouvernement. C'est-à-dire que ce dernier fournit les subsides nécessaires à ses opérations. Par contre, l'acquisition ou le renouvellement d'équipements spécialisés sont à la merci de budgets de développement et d'immobilisations sur lesquels le Gouvernement impose des restrictions ou des attentes prolongées.

C'est ainsi que des membres du Conseil d'administration de l'hôpital décide, en 1974, de créer une fondation dont l'objectif principal sera de constituer un capital pour

Défilé de mode de la
Fondation du C.H.L. en
1978. Étaient présents,
entre autres : MM. M.
Trépanier, P. Vincent,
Mmes M. Descary, A.
Cousineau et C. Viau.
(Archives du C.H.L.)



MM. Camille Lefebvre,
Léon Gilbert, Pierre Turry et
Jean-Marie Sauvé à
l'oeuvre lors de la
planification stratégique,
en 1985.
(Archives du C.H.L.)



M. Guy Descary, maire
de Lachine, et le Dr J.-F.
Parent encadrent Mme
Denise Lachance, lors du
souper en l'honneur des
Soeurs de la Providence,
en 1974.
(Archives du C.H.L.)

favoriser la recherche et le développement dans le Centre. Notons que ce capital ne servira en aucun cas à combler les déficits du budget d'opération.

La « Fondation du Centre hospitalier de Lachine » reçoit ses lettres patentes le 3 mars 1976. Les membres fondateurs sont Mlle Pearl Harrington, Me Michel Trépanier et M. Jules Carignan, ainsi que : Mmes Laurette Adam, Cécile Viau et Huguette Chevrier, MM. Camille Lefebvre, Claude Lussier, L.-P. Vincent, Guy Descary, Gaston Drapeau et Conrad Pelletier.

Le 24 février 1977 apparaît le premier numéro du journal Ensemble. On annonce qu'il doit être perçu comme un mode de dialogue entre l'administration et le personnel, et comme un organe d'information. Avec quelques arrêts, plus ou moins longs, le bulletin est toujours présent en 1988. C'est Mme France Lallier, qui s'en occupe depuis décembre 1983. Il apparaît depuis ce temps sous une toute autre allure, avec une nouvelle formule.

Dans le but de réaliser le plus rapidement possible l'objectif premier de la fondation — constituer un capital —, on prépare, d'avril à juin 1977, un événement qui n'est pas sans rappeler les campagnes de charité pour l'hôpital, des débuts des années 1910 (« tag day »).

Hé! oui! Pendant trois mois, des centaines de personnes travaillèrent à la réalisation d'un « marché aux puces », ainsi qu'à la publicité de la Fondation.

Employés, chefs de service, directeurs, médecins, bénévoles, tous mirent la main à la pâte, sous la coordination de M. Jean-Nil Dubé. Même les Scouts de Lachine firent la distribution de feuillets invitant les gens à donner.

Car il s'agissait d'atteindre toute la population desservie par le Centre : Lachine, Ville St-Pierre, Ville Lasalle, Châteauguay et les environs, pour leur demander de faire des dons, soit en argent, soit en nourriture, vêtements ou objets de toutes sortes susceptibles, après recyclage, d'être revendus. Le Messenger informa les gens, au fur et à mesure des développements, et même les marchands furent sollicités.

Une grande quête dans toute la région fut entreprise par des bénévoles, du 25 au 28 avril.

À l'intérieur du Centre on lança un concours de la Reine du Marché aux puces. Des duchesses devaient ramasser le plus de boîtes de conserves possible et vendre des t-shirts. C'est le 10 juin que fut couronnée la gagnante du concours, Mme Fitzsimmons, employée en radiologie et membre des dames auxiliaires, qu'on nomma pour l'occasion : « Jeanne lère ».

Et tout le monde fit tant et si bien qu'aux jours dits du marché, les 16 au 18 juin, l'aréna municipal fut rempli de kiosques de toutes sortes, qui attira un grand nombre. La recette monta, moins les dépenses, à plus de 13 000 \$! Pour une première levée de fonds, ce n'était pas si mal.

Deux autres événements s'organisèrent quelque temps après, au profit de la Fondation : une boutique de cadeaux ouvre ses portes dans le Centre et un défilé de mode est organisé en collaboration avec la maison T. Eaton de Montréal, au mois d'octobre 1978. Encore ici nombre de personnes participèrent à son déroulement, et cela, bénévolement. Mme Marie Descary, mairesse de Lachine, en accepta la présidence.

Le premier récipiendaire de la Fondation fut le service de physiothérapie, qui fut doté en 1978 d'un appareil à traction et d'un bain tourbillon.

Au début d'avril 1977, le directeur, M. Camille Lefebvre, demande aux Dames auxiliaires de donner de leur temps dans le nouveau service des soins prolongés. C'est ainsi qu'une douzaine de bénévoles suivent les premiers cours d'« initiation aux soins prolongés en milieu hospitalier » — donnés par M. José Lemoine, directeur des soins infirmiers, Mlle Aline Labelle, infirmière-chef de l'unité des soins prolongés et Mlle Nicole Bastien, agente de formation —, et se trouvent prêtes à entrer en action dès la fin du mois d'avril.

L'aide aux soins prolongés, qu'elle se manifeste sous forme de visites, d'aide au repas ou de petites fêtes, est d'autant plus requise, qu'elle s'adresse à une clientèle âgée en

Brunch-bénéfice offert par la Fondation Pearl Harrington du C.H.L. en 1984 en l'honneur de M. Saul Bellow, prix Nobel de littérature (2e à gauche).
(Archives du C.H.L.)

Membres du Conseil d'administration au mois d'août 1972, avec le nouveau directeur général, M. Camille Lefebvre.
(Collection privée: Mme B. Gatién)



perte d'autonomie. Les Dames auxiliaires ont l'occasion encore une fois de démontrer le rôle humanitaire qui est le leur, dans le Centre.

On leur doit la transformation de la galerie du 6e en patio, pour permettre aux patients de profiter des beaux jours de l'été.

C'est durant cette année 1977, que l'Association fête ses 30 ans, lors d'un repas au Ritz Carlton de Montréal.

En 1979, Mlle Pearl Harrington quitte la présidence du Conseil d'administration, poste qu'elle occupait depuis 16 ans. Elle est remplacée par Me Michel Trépanier pour le terme 1979-80. M. Jules Carignan lui succédera, de 1980 à 1986, année de son décès. Il est par la suite entendu de changer la dénomination sociale de la fondation pour : « Fondation Pearl Harrington du Centre hospitalier de Lachine », en hommage aux innombrables services rendus au Centre et pour la participation active à la création de la fondation, de Mlle Harrington.

Austérité... et rayonnement !

En 1978, le Gouvernement prend des mesures pour redresser la situation financière des centres hospitaliers de la province, dont le déficit est de plus en plus important. Ce surplus de dépenses n'est pas sans relations avec l'accroissement important des coûts des services hospitaliers et l'accès des soins à tous avec l'avènement de l'assurance-maladie.

À cet effet, le 3 octobre 1978, l'hôpital reçoit la visite de représentants du Ministère en vue d'établir un plan de redressement budgétaire. Débute, à partir de ce moment, une période de restrictions et d'austérité, pour tous les hôpitaux de la province. Notons que le C.H.L. avait déjà commencé à

gérer la décroissance depuis 1976 (par un non-remplacement des absences, l'attrition...).

Ce qui n'empêchera pas un rayonnement accru du Centre hospitalier de Lachine sur l'extérieur, à partir des années 80. On le voit alors impliqué dans l'organisation d'un réanimation et la participation à la Semaine de la santé de la Cité de Lachine. Il parraine des activités extérieures : Kino Québec, dans son Défi à l'entreprise; la danse aérobie; les Festivités de Lachine, etc.

Le Centre est d'ailleurs d'autant plus visible à partir de 1983, qu'il a un nouveau logo, qui permet à tous de mieux l'identifier. C'est celui qui orne aujourd'hui les documents officiels et qu'on peut voir à l'en-tête du journal Ensemble, grâce au talent du docteur Pierre Lauzon.

Voilà comment ce dernier décrit le nouveau logo : « Cette fleur stylisée bleue et verte, rappelant les couleurs de la Ville de Lachine, représente le Centre hospitalier de Lachine. À l'intérieur de cette fleur, un cercle central figure le bénéficiaire vers lequel convergent douze petits cercles bleus, symbolisant les différents secteurs d'activité qui assurent, au bénéficiaire, soin et bien-être dans le cadre d'un centre hospitalier. » (Ensemble, 20 décembre 1984).

La Fondation poursuit elle aussi ses activités, et reçoit au C.H.L., le 8 juin 1984, M. Saul Bellow, Prix Nobel de littérature. De passage à Lachine pour le dévoilement de la nouvelle désignation de la bibliothèque municipale Saul Bellow, il était l'invité d'honneur d'un brunch littéraire au profit de la Fondation, le 10 juin. Ce brunch en la Maison du Brasseur à Lachine eut beaucoup de succès.

On sait que le Centre hospitalier a, depuis longtemps, un rôle de service dans la communauté. Plusieurs foyers et centres d'accueil de la région (Lachine, Dorval, Châteauguay, etc.) passent annuellement des contrats de services professionnels avec le C.H.L.

De plus, le Centre participe à la formation de stagiaires de niveaux secondaire, collégial et universitaire,

Réjouissances à l'annonce de la construction d'un centre de 128 lits de soins de longue durée au C.H.L. On reconnaît au centre le député Claude Dauphin et le directeur général(1986). (Archives du C.H.L.)



Quelques membres du Conseil d'administration du C.H.L. au travail lors de la planification stratégique, en 1985. (Archives du C.H.L.)



qu'il reçoit dans plusieurs services : soins infirmiers, pharmacie, archives médicales, physiothérapie, laboratoires, services alimentaires, etc. En 1972, une entente était conclue avec la commission scolaire de Lachine au sujet des stagiaires infirmières. En 1979, une collaboration avec la polyvalente Dalbé-Viau de Lachine permettait à des élèves en difficulté d'apprentissage de suivre un stage.

Si le Centre hospitalier de Lachine rayonne sur l'extérieur, il n'en est pas moins actif à l'intérieur.

En 1977, on élabore une politique de formation continue, pour le personnel tant clinique que non-clinique, en collaboration avec les médecins. Pour la première année, 6 conférences sont données — 15 l'année suivante — portant sur divers sujets scientifiques. En plus, des séminaires, des séances d'information, la démonstration de nouveaux appareils et l'initiation du personnel aux soins infirmiers, sont autant d'activités faisant partie du programme.

Le 12 décembre 1978 est créé l'« Ordre de membre émérite du Centre hospitalier de Lachine ». Cet ordre est décerné à toute personne ayant rendu d'incalculables services au Centre et au milieu, par la pratique et la connaissance d'une science ou d'un art. Le docteur Léo Longtin, chef démissionnaire du département d'anesthésie-réanimation en est le premier récipiendaire, suivi l'année d'après par 10 autres médecins : les docteurs Marcel Champoux, Charles Décary, Gaston Drapeau, Jean-Paul Ferdaï, Marc Lachance, Jean Martin, Jean-F. Parent, P.-E. Rémillard et P. Vigneau.

Les professionnels s'impliquent aussi dans leur environnement! En 1981 et 1982 : Semaine nationale de nutrition, organisée par la chef diététicienne; Semaine sur le secret professionnel, organisée par la chef archiviste; participation du chef physiothérapeute à la formation du personnel infirmier et à un débat public sur le tabac, organisé par la polyvalente Dalbé-Viau; participation du chef inhalothérapeute à une activité éducative du Service des loisirs de Lachine.

De juin à décembre 1974, Mlle Nicole Bastien s'occupe de l'implantation progressive du système international de mesures (S.I.), connu sous le nom de système métrique. Le Centre devient l'un des premiers hôpitaux de la province à adhérer au programme de conversion au système métrique, recommandé par l'Association des hôpitaux du Québec. En 1979, le directeur général est nommé responsable de l'application de la loi 101. Un certificat de francisation, décerné par l'Office de la langue française, viendra couronner ses efforts.

Un plan hospitalier d'évacuation et de désastre (ancien plan H) est mis en vigueur en 1972. Une copie est conservée à l'urgence; ce plan est en relation étroite avec le service des incendies, le service de police et les hôpitaux environnants. Il est approuvé par le ministère des Affaires sociales et le ministère du Travail et de la Main-d'œuvre en 1974. Parallèlement, au mois de mars 1973, les employés sont sensibilisés à la prévention des incendies, par une initiation du chef des pompiers de Lachine. Les pompiers de la ville font une visite en 1977, puis un rapport et des recommandations.

Le projet le plus important des années 80, fut sans aucun doute, le réaménagement de tout le premier étage. Il s'effectua en deux étapes. La phase I fut le réaménagement complet de la cafétéria des employés, dont les travaux se terminèrent durant l'été 1982. En 1980, la restructuration des services alimentaires permit l'implantation d'un système isothermique de distribution des aliments (qui les garde à la bonne température pendant au moins une heure), et l'amélioration de la cuisine.

La phase II du projet impliquait une transformation majeure des cliniques externes et de l'urgence. Avec le déménagement de l'ancienne cafétéria, on put agrandir les cliniques externes par l'addition de nombreuses salles de consultations, de prélèvements, de copies, etc. (Leur nombre a ainsi plus que doublé!) Avec la construction et l'aménagement de six locaux multidisciplinaires, on put offrir ces différents services, entre autres : cardiologie, chirurgie

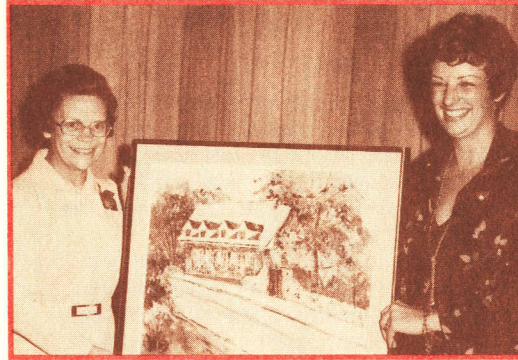
générale, chirurgie orthopédique, chirurgie plastique, dermatologie, gastro-entérologie, hémato-oncologie, médecine interne, médecine générale, ophtalmologie, oto-rhino-laryngologie, urologie et les services spécialisés de scopie : colposcopie, gastroscopie et rectoscopie.

Le réaménagement de l'urgence et de l'accueil est commencé en février 1984. Les locaux sont climatisés et plusieurs salles aménagées, entre autres, une salle de réanimation et une salle d'observation de six lits. Le service d'accueil est installé à l'entrée de l'urgence et doté d'un nouveau poste vaste et fonctionnel. On construit, en outre, un garage pouvant recevoir deux ambulances à la fois, puis un sas entre le garage et le Centre pour permettre l'accès des usagers par la clinique d'urgence. Cette entrée des ambulances est réaménagée selon les normes ministérielles. En 1982, est mis en place un système de coordination des urgences en collaboration avec le centre de coordination des urgences du C.R.S.S.S.

Gardant ses bonnes habitudes de communication avec la communauté, le Centre hospitalier de Lachine décrète une journée portes ouvertes le 28 septembre 1984, offrant la possibilité à la population de participer à l'inauguration de la nouvelle clinique d'urgence. Environ 200 personnes eurent l'occasion de constater de visu les dernières réalisations et de participer aux visites guidées des différents services de l'hôpital. En 1985, un patio est construit sur la terrasse près de l'entrée de l'urgence, grâce aux «auxiliaires bénévoles», nouvelle appellation de l'association bénévole.

La planification stratégique: projets de développement et réalisations

En 1984, le Centre remet encore une fois son avenir en question, travail qu'il avait déjà commencé dans les années



Lors du souper en l'honneur des Soeurs de la Providence, Mme Louise Lachance-Legault remet un de ses tableaux, au nom du Centre hospitalier de Lachine, à soeur Villeneuve, en 1974.
(Archives du C.H.L.)

Le Dr P.E. Rémillard, directeur du CMD, remet une sculpture à soeur Villeneuve, lors du souper en l'honneur des Soeurs de la Providence, en 1974.
(Archives du C.H.L.)



Mme Thérèse Brisson et M. Luc Michaud présentant le gâteau des festivités du Marché aux Puces en 1977.
(Archives du C.H.L.)

1970. Le besoin de répondre plus adéquatement à l'émergence de besoins spécifiques, à de nouvelles demandes et aux changements de la population, ce besoin donc, nécessitait une planification « stratégique ». De quelle manière? Par une consultation d'envergure des médecins, professionnels, gestionnaires et employés.

La problématique des malades en instance de placement, qui a pris de l'ampleur en 1984-85, et qui est dû au manque de ressources dans le Département de santé communautaire du Lakeshore, ne manqua pas d'être soulevé. Il ne faut pas oublier que le taux de vieillissement de la population est en hausse dans les pays industrialisés, ce qu'on explique partiellement par un progrès de la science médicale et de la dénatalité. Le taux de personnes âgées (65 ans et plus) au Canada est présentement de 9,6 %. Lachine atteint, elle, un taux de 12 %!

C'est ainsi que le Centre décida de répondre plus spécifiquement aux besoins de la clientèle, pour assurer une haute qualité des soins. Il fit une demande en ce sens au Gouvernement. Le plan de développement prévoyait pour les années 1985 à 1989 :

une formation accrue du personnel et une centrale informatisée de rendez-vous à l'urgence et aux cliniques externes;

des cliniques spécialisées;
des services pour les clientèles spécifiques;
des services adaptés aux personnes âgées;
des services en psychiatrie;

une augmentation du nombre de lits;
et des investissements de quelques millions de dollars

en équipements spécialisés et immobilisations.

Le 19 mars 1986, la ministre de la Santé et des Services sociaux, madame Thérèse Lavoie-Roux, confirmait la construction d'une section de soins de longue durée de 128 lits additionnels au Centre hospitalier de Lachine et le réaménagement d'une unité de gériatrie active. Bonne nouvelle, qu'on s'empessa de célébrer le 26 mars, avec tout le

personnel. Les travaux pour la construction de la nouvelle aile, devant abriter les 128 lits de soins de longue durée et un hôpital de jour, devraient permettre l'entrée en opération dès décembre 1989. On prévoit la création de 250 à 300 nouveaux postes.

Ce qui fera du Centre hospitalier de Lachine une des ressources principales pour les services adaptés aux personnes âgées, sans pour autant changer sa vocation de soins de courte durée.

Car si le nombre de gens âgés est élevé à Lachine, on a aussi affaire à une population fortement industrielle. C'est un des buts du C.H.L. de répondre à ses besoins. Ainsi, depuis 1985, des contrats de service de physiothérapie en milieu industriel sont signés avec la Commission de la santé et sécurité au travail. En décembre 1985 et janvier 1986, selon une entente avec le D.S.C du Centre hospitalier de Verdun, des inhalothérapeutes du Centre se sont déplacés sur les lieux de travail et ont effectué 175 épreuves de fonction respiratoire, acheminées par la suite aux pneumologues pour interprétation. Ceci dans le cadre d'un programme de prévention et de dépistage des maladies professionnelles. Ces tests s'adressent aux travailleurs exposés aux vapeurs et aux poussières industrielles. Ceux exposés au bruit ou présentant des facteurs de risque, peuvent, à leur tour, depuis avril 1986, se présenter au Centre pour dépistage — par des tests d'évaluation audiométrique — et expertise. Ce nouveau service d'audiologie est offert en collaboration avec les otorhino-laryngologistes.



Conclusion

Un avenir prometteur

De nouveaux noms s'inscrivent constamment dans le grand livre de l'histoire du Centre hospitalier de Lachine. Mais que l'on passe de Soeur Marie-Ozéline, première supérieure de l'Hôpital Saint-Joseph à monsieur Camille Lefebvre, actuel directeur général du Centre hospitalier de Lachine, du docteur Arthur Robichon, chirurgien en 1914 au docteur Marcel Moreau, chef du département de chirurgie en 1988, de soeur Joseph-Hermas de la promotion de l'École des gardes-malades de 1917 à madame Thérèse Lequeux, notre actuelle infirmière-chef du service d'urgence, de soeur Odilard, anesthésiste au docteur Yvon Nivose, chef du département d'anesthésie-réanimation, et combien d'autres, il y a toujours cette nécessité indispensable à l'évolution de notre milieu hospitalier: unir nos efforts, tous et chacun, afin de répondre le plus idéalement possible aux besoins de santé des clientèles que nous desservons. Le passé, en ce sens, devient un témoignage irréprochable des efforts individuels et collectifs mis en commun dans l'atteinte d'un objectif unique: **répondre à des besoins de santé.**

C'est ce même esprit qui anime les intervenants de notre Centre hospitalier qui, depuis les dix dernières années, travaillent avec une énergie et une détermination peu communes à ajuster les services nécessaires **aux nouveaux besoins de santé** des clientèles qu'ils desservent.

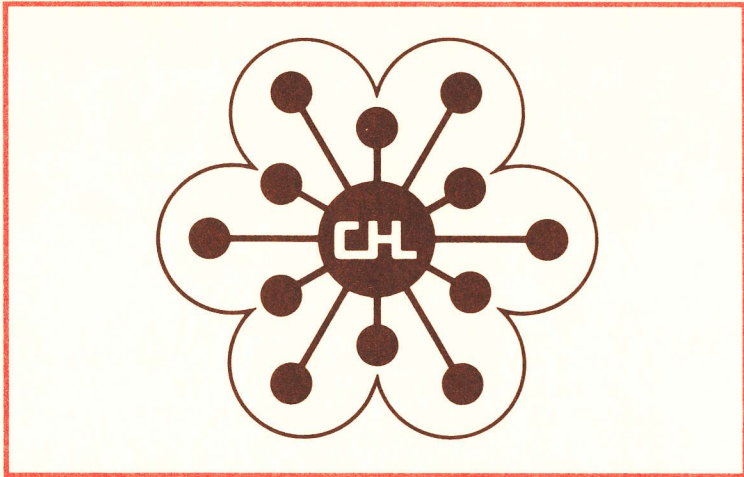


Assises: Lise Caron, Agnès Marleau, Lorraine Vandal, Thérèse Fournel.
Debout: Camille Lefebvre, Rolland Leclerc, Pierre Noël, Gaston Drapeau, président, Gilbert Thibeault, vice-président, Robert Aubin n'apparaît pas sur la photo, Jean Lamarche.

Des intervenants visionnaires et pragmatiques qui, comme le chanoine Joseph-Télesphore Savaria, comprennent qu'ils ne peuvent obtenir seuls les nombreux projets déposés à la fin des années 70, soit au Ministère de la santé et des services sociaux ou au Conseil régional de Montréal (15 lits de gériatrie active, 128 lits de soins de longue durée, un hôpital de jour, des programmes favorisant le maintien le plus longtemps possible des personnes âgées dans leur milieu naturel de vie...). Il leur faut mettre à contribution toutes les ressources humaines, religieuses, politiques et populaires disponibles du territoire pour qu'enfin les rêves deviennent

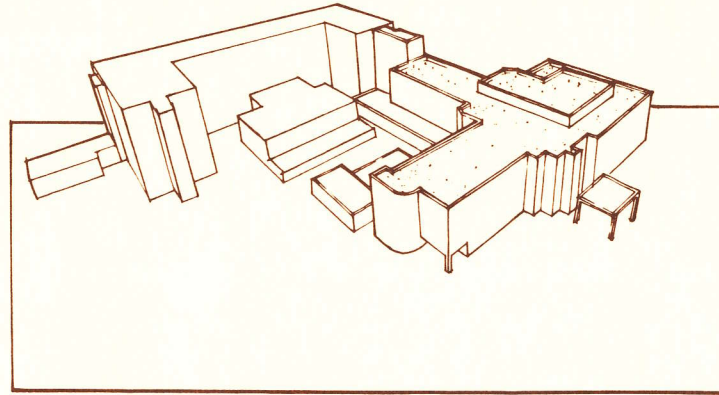
réalités. Voilà une recette de succès qui porte ses fruits: l'unité de gériatrie active ouvrira ses portes à la fin de juin 1988, la construction de 128 lits additionnels en soins de longue durée débutera en début d'année. L'hôpital de jour de 20 places sera intégré dans la construction du pavillon de soins de longue durée. Ces services gériatriques additionnels deviendront opérationnels au début de l'année 1990.

1913, 1939, 1988,... et le temps s'écoule et les hommes passent; mais **l'avenir s'annonce prometteur.** Ensemble, écrivons une autre page d'histoire, **une nouvelle histoire de santé.**

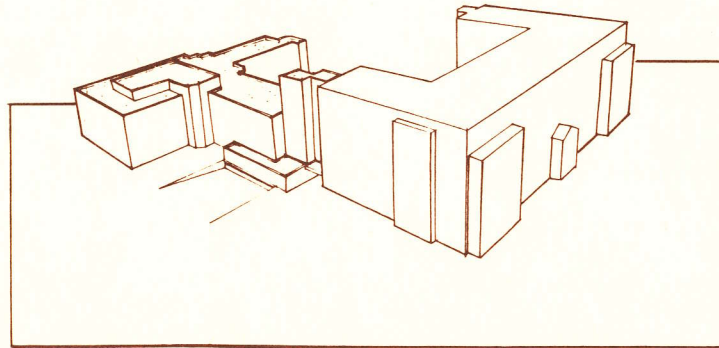


Nouveau logo, dessiné par le docteur Pierre Lauzon et adopté par le Centre en 1983.

Cette fleur stylisée bleu et vert rappelant les couleurs de la Ville de Lachine, représente le Centre hospitalier de Lachine. À l'intérieur de cette fleur, un cercle central figure le bénéficiaire vers lequel convergent douze petits cercles bleus symbolisant les différents secteurs d'activités qui assurent, au bénéficiaire, soins et bien-être dans le cadre du centre hospitalier.



Esquisses préliminaires finales de l'agrandissement du Centre hospitalier de Lachine telles que présentées par la firme d'architectes Tétrault, Lanquedoc et Dubé, Poirier, Fontaine et associés.



La nouvelle aile, qui devrait être en opération en décembre 1989, abritera 128 lits de soins de longue durée, un hôpital de jour et les services connexes.

Remerciements

Nous tenons à remercier très sincèrement tous ceux, qui de près ou de loin, ont contribué à cette réalisation.

En particulier, nous tenons à exprimer notre reconnaissance à:

La Maison-mère de la Communauté des Soeurs de la Providence;
(Soeurs Irène Richer, Hermine-de-Jésus, Jeanne-Odile, Irène Madeleine).

La Direction générale du Centre hospitalier de Lachine;
(Mme Pauline Marcotte).

L'Hôtel-de-Ville de Lachine;
(Francine Laberge, Sophie Vaillancourt.)

Le Musée de Lachine;
(Nathalie Mercier.)

La polyvalente Dalbé-Viau;
(Pierre Tremblay et Gérard Pilote).

La Paroisse des Saints-Anges de Lachine;
(Mgr Philippe Morin).

La Congrégation des Soeurs de Sainte-Anne;
(Soeurs J. Migué, S. Duquette, Véronique-du-Carmel).

Les Frères des Écoles Chrétiennes

Les propriétaires de collections personnelles: Mme Jeanne Ouellette, Mmes Laurette Desgroseillers-Ménard, et Yolande Gallant, infirmières, les docteurs Marc Lachance et Roger Thibert, Mmes Denise Lachance, Yvonne Décary, Agnès Marleau, Berthe Gatién, Louise Tremblay, Louise Lachance-Legault, Lyne Couillard et M. Yvon Pronovost, citoyens de Lachine, M. André Gélinas, Mme Germaine Garneau, MM. Noël Spinelli, Gilles Caron et Mme Corriveau-Boire.

Dépôt légal: deuxième trimestre 1988
Bibliothèque nationale du Québec

Conceptualisation:
Camille Lefebvre

Recherche, documentation, rédaction:
Catherine Boutin
Chantal Gauthier

Recherche, documentation, photographie:
Gilles Dauphin

Coordination:
François Tremblay

Conception graphique
et typographie:
Typo Data Plus Inc.

Impression:
Graphique Couleur

Ce recueil s'inscrit dans le cadre des festivités du soixante-quinzième anniversaire du Centre Hospitalier de Lachine et relate 75 ans d'histoire. Dans la mesure du possible, les informations recueillies ont été vérifiées. Si quelques inexactitudes s'étaient glissées, ce serait hors de notre volonté. L'espace nous limitait à un certain choix... Au centième anniversaire pour ceux qui ne s'y retrouvent pas!

